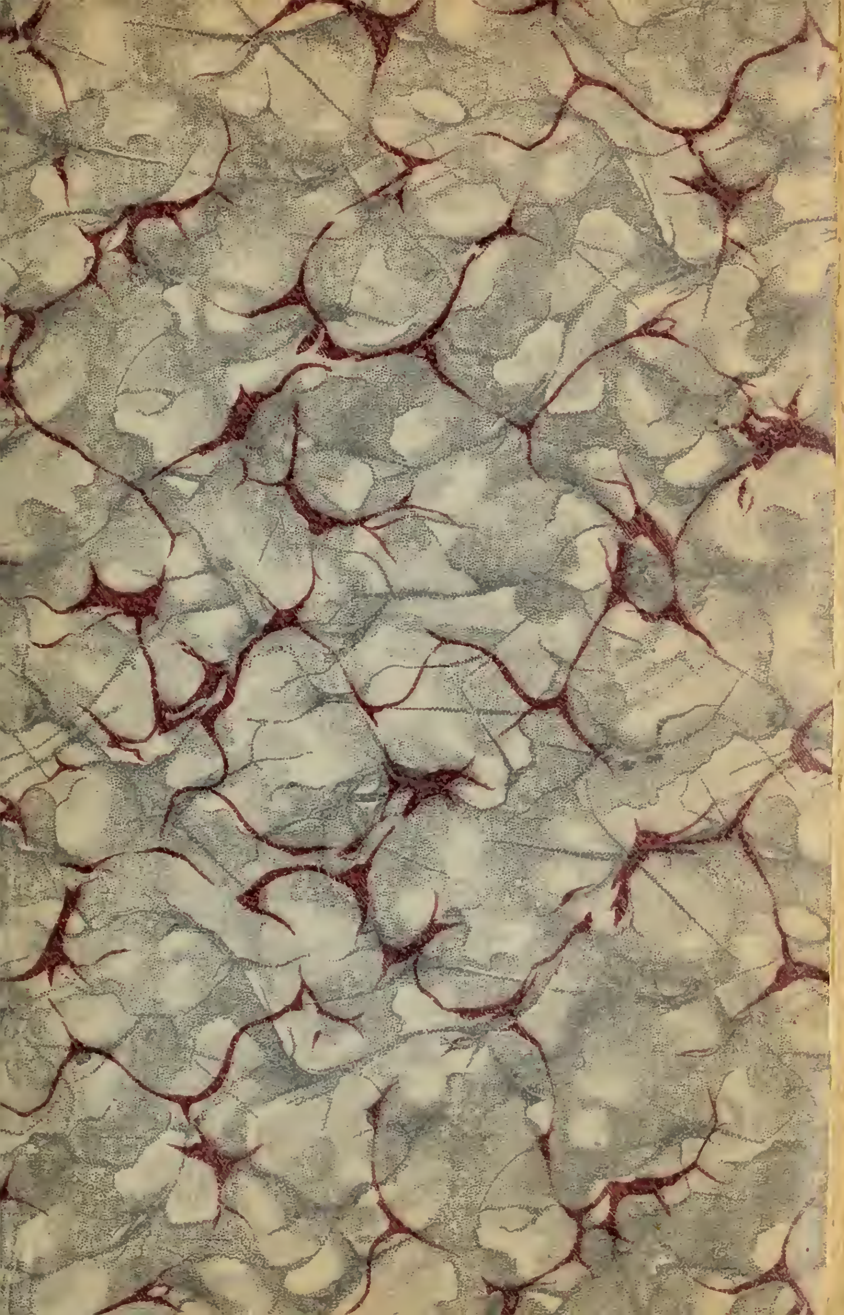




Léon [illegible]

LE CHEMIN

DES ÉTOILES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Poésies (Les Amours. — La Vie. — L'Amour), avec une préface de George Sand .... 1 vol.

La Chanson des heures. Poésies nouvelles............. ... 1 vol.

Les Ailes d'or. Poésies.................................... 1 vol.

Le Pays des roses. Poésies................................. 1 vol.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

ARMAND SILVESTRE

LE CHEMIN DES ÉTOILES

LES ADORATIONS

LA CHANSON DES JOURS

MUSIQUES D'AMOUR — DERNIÈRES TENDRESSES

POÈMES DIALOGUÉS

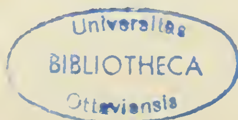
1882-1885

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1885



A LA MÉMOIRE

DU GRAND MAITRE ÈS RIMES FRANÇAISES

DU DIVIN POÈTE

THÉOPHILE GAUTIER

SONNET LIMINAIRE

Je sais, loin de la vie, un stellaire chemin
Où, sur d'étranges fleurs, s'allument des rosées,
A l'heure où la chimère aux ailes embrasées
Vers les cieux sans soleil tente un vol surhumain.

Par delà les couchants teints d'or et de carmin,
Il ouvre un horizon de plaines alizées
Par les larmes de feu de la Nuit arrosée,
Et mon rêve pensif m'y guide par la main.

O refuge sacré de mes mélancolies!
Les constellations, comme un champ d'ancolies
M'y tendent la douceur subtile d'un poison.

Et, captif visité du sommeil qui délivre,
Je bois l'oubli d'aimer, je fuis l'horreur de vivre,
Dans leur coupe innombrable où s'endort ma raison.

Décembre 1884.

LES ADORATIONS

TE DEAM

Te Deam laudamus, en ta gloire éternelle,
O Beauté dont la gloire a traversé mes cieux,
Brûlant d'un sillon d'or l'éther silencieux,
Comme les feux sacrés que la Nuit porte en elle.

Te Deam laudamus ! Vers ton être vainqueur,
Comme un parfum tremblant d'encens ou de cinname,
Des adorations s'envolent de mon âme,
Et de lents hosannas s'exhalent de mon cœur.

Te Deam laudamus! Tout est cendre et fumée,
Hors l'éclat de ton front plein de rayonnements ;
Et, dans le cours obscur des rapides moments,
Il n'est long souvenir que de t'avoir aimée !

Te Deam laudamus! La majesté des lis,
L'orgueil des Orients sur leur route pourprée,
La splendeur de la Mer par les couchants dorée
Inclinent devant Toi leurs honneurs abolis.

Te Deam laudamus! Ah ! jusqu'à ton oreille,
Laisse, sans la pencher, monter mon chant amer,
Avec l'hymne des lis, du Jour et de la Mer,
Beauté, Fille des Dieux, immortelle merveille !

TENDRESSES PERDUES

I

SOLA

Nulle autre n'a connu comment je puis aimer,
Que toi qui, dans l'amour, fis ma torture telle
Que j'en porte à jamais la blessure immortelle
Sans que le temps la puisse adoucir ou fermer.

Nulle autre ne m'a vu, triste, me consumer
En d'inutiles feux, et, lâchement fidèle,
Pleurer ma liberté sans tenter un coup d'aile
Vers les horizons clairs où l'oubli peut charmer.

Nulle autre n'a sur moi posé son pied superbe,
Que toi qui m'as ployé comme on fait d'un brin d'herbe.
— Pourtant j'ai marché fier sous mon faix ignoré.

Nulle autre n'a connu ma divine souffrance.
Nulle autre n'a connu mon cœur désespéré,
Que toi qui, dans mon cœur, mis la désespérance.

II

FLEUR MYSTIQUE

Je voudrais que la fleur de mon âme s'ouvrît,
Ruisselante de sang, de pleurs et de rosée,
Et, qu'au toucher divin de ta lèvre épuisée,
Dans un dernier parfum, tremblante, elle pérît.

Une rose immortelle habite mon esprit,
Par les larmes de feu du désir arrosée,
Depuis que, rayonnante et devant moi posée,
Comme un Rêve du Ciel, ta Beauté le surprit.

De ce jour, sous ta main triomphante et fatale,
Lentement, feuille à feuille, et pétale à pétale,
Elle tombe à tes pieds pour toujours refleurir.

Lasse enfin des langueurs de ce divin supplice,
Pour vider d'un seul trait le sang de son calice,
Elle cherche ta bouche et voudrait y mourir !

III

FIERTÉ

Avant que d'avoir mis l'orgueil de ma pensée
A vouloir emporter sa blessure au tombeau ;
Avant que ce destin m'apparût le plus beau
De bénir jusqu'au bout la main qui l'a blessée ;

J'ai cherché dans l'oubli la douceur insensée
De sentir s'en aller mon amour par lambeau ;
Mais ton image, ainsi qu'un superbe flambeau,
Entre la Nuit et moi constamment s'est dressée.

Et, plus sage aujourd'hui, plus je suis loin de toi,
Plus l'exil m'en rapproche et ranime ma foi,
Comme fait au martyr la torture suprême.

Je te porte à jamais dans mon cœur consacré,
Comme en un sanctuaire, et le temps effaré
Se tait devant l'Amour immortel dont je t'aime !

IV

LACHETÉ

De quel amour étrange et farouche t'aimai-je,
Dont nul n'aima jamais, dont jamais je n'aimai,
Pour que mon cœur toujours de désirs consumé
S'accuse d'un désir comme d'un sacrilège?

Quel céleste pouvoir contre moi te protège?
De quel glaive invisible as-tu le bras armé,
Pour que, devant le seuil du Paradis fermé,
Je sanglote vaincu, baisant ton pied de neige?

Plus haut que la révolte où ma chair se confond
Une voix crie en moi : l'abîme est trop profond
Qu'en mon être ont creusé les anciennes détresses,

Pour que rien désormais suffise à le combler;
Et mon deuil est de ceux que ne peut consoler
Même l'espoir craintif des tardives caresses!

V

MENSONGE

Sur le vol de mes jours le morne ennui descend,
Comme une lourde nue aux étreintes glacées ;
Vers le soleil couchant des chimères blessées
L'aile du souvenir les emporte en passant.

Sur l'horizon vermeil, clair et resplendissant,
Parmi le vague encens des brumes amassées,
Celle vers qui s'en vont mes suprêmes pensées
Sourit à mon amour sans cesse renaissant.

D'être si loin de moi devenant plus clémente,
Vers le désert obscur où ma voix se lamente,
Elle ouvre et me les tend, ses bras blancs et nacrés.

Et, mon cœur se brisant à ses caresses vaines,
Je sens, comme un ruisseau, fuir le sang de mes veines,
Empourprant, sous ses pas, les nuages dorés.

VI

LENDEMAIN

J'ai, tout un soir, penché sur ta poitrine nue,
Respiré de ton corps la divine chaleur
Et, dans le souffle errant sur tes lèvres en fleur,
Bu d'un poison nouveau la douceur inconnue.

Mon âme du bonheur d'aimer s'est souvenue,
Et le désir lassé m'a rendu sa douleur.
Tel un jardin flétri qui reprend sa couleur
Quand l'Aube au pied d'argent vient rajeunir la nue.

Et je frissonne encor du frisson doux et cher
Dont ta chair triomphante a caressé ma chair,
De ton être vainqueur enveloppant mon être.

Et le flot des baisers à ma bouche monté
S'en vient mourir aux pieds divins de ta beauté,
Sans y pouvoir porter le feu qui me pénètre !

VII

SOLITUDE

Je cherche autour de moi lorsque tu m'as quitté,
Où se sont en allés ma lumière et ma vie,
Et ne sais plus comment je ne t'ai pas suivie,
Avec tout ce que tu m'as de l'âme emporté.

C'est le vide partout où n'est plus ta Beauté ;
Avec toi la douceur des regards m'est ravie !
Et le souvenir seul de t'avoir bien servie
Me fait sentir un cœur dans mon sein déserté.

Je suis l'ombre fidèle à tes pas attachée
Qui derrière eux chemine, à toi-même cachée,
Quand tu marches le front vers l'orient vermeil ;

Qui, tremblante parmi la poussière dorée,
Trace sur le chemin ton image sacrée
Et qui meurt quand tes yeux emportent le soleil !

VIII

PRIMAVERA

En gouttes de lait pur voici que le jasmin
Jaillit et perle au sein rajeuni de la Terre :
L'iris au double front et le grand lis austère
De tes pas radieux vont border le chemin.

Si je savais la route où tu viendras demain
Des renouveaux divins contempler le mystère,
Je cacherais un peu de mon cœur solitaire
Dans chacune des fleurs qui tentera ta main ;

Pour que, ce peu de moi, sur ton sein tu l'emportes
Et l'y laisses mourir parmi les roses mortes
Dont le dernier soupir fait doux jusqu'au trépas.

Car, c'est quand le Printemps fait renaître les choses,
Que je voudrais, perdu dans les métamorphoses,
Mêler mon âme à tout ce qui baise tes pas !

IX

O BEAUTÉ

O Beauté dont la grâce égale la puissance,
Charme profond et fier dont je suis terrassé,
O splendeur dont jamais mon regard n'est lassé,
Comme un prêtre, à genoux, je t'adore et t'encense !

Telle apparut Vénus, au jour de sa naissance,
Levant dans l'air son corps par le flot caressé,
Écoutant, du premier cœur qu'elle avait blessé,
Monter un chant d'angoisse et de reconnaissance.

Je n'oserai jamais t'aimer, je le sens bien,
Et voudrais seulement, à tes pieds, comme un chien,
Me coucher bien longtemps et baiser ta chaussure ;

Oublier tout dans ce divin apaisement,
Et, sans t'importuner de mon lâche tourment,
Laisser fuir jusqu'au bout le sang de ma blessure.

X

FLEUR DONNÉE

Au rythme de tes seins la fleur longtemps bercée,
— Ainsi le coquillage au sortir de la mer
Du flot redit longtemps encor le chant amer —
La fleur sur ton sein morte et longtemps caressée,

Dans le silence où tout parle à notre pensée,
Me redit la chanson divine de ta chair
Et tout ce qui, dans toi, m'est interdit et cher,
Comme au proscrit le ciel d'où sa vie est chassée.

Elle dit l'harmonie en fête et les accords
Dont est faite la grâce auguste de ton corps
Et dont le rêve seul, comme un feu, me pénètre.

Cependant que l'odeur des algues ne vit plus,
Dans la conque où s'endort la plainte des reflux,
La fleur a conservé le parfum de ton être !

XI

RECUEILLEMENT

Dans l'adoration lente de ta Beauté,
Mer de splendeur n'ayant que des perles pour grève,
Comme un fer émoussé, je retrempe, sans trêve,
Le besoin d'Idéal dont mon front est hanté !

Et, l'ombre où je te pleure ayant soif de clarté,
J'évoque ton image au secours de mon rêve ;
Dans cette vision qui fait l'heure plus brève,
Se rafraîchit mon cœur comme dans un Léthé.

Car l'oubli seul est doux, la vie étant amère.
Ceux qu'a précipités le vol de leur chimère
Y dorment le sommeil de leurs espoirs lassés,

Comme dans un lit plein d'odeurs évaporées.
— L'immortel souvenir de tes grâces sacrées
Seul m'apporte un parfum vivant des jours passés !

XII

AVEU

Je te voyais de l'ombre où je m'étais caché,
Rayonnante et pareille en ta beauté farouche
A l'étoile qui luit plus haut que ce qu'on touche,
Et, plus loin que nos fronts, porte son front voilé.

Et mon désir cruel, toujours renouvelé,
S'envola vers la rose amère de ta bouche,
Comme au déclin du jour, vers l'astre qui se couche
La plainte des forêts monte dans l'air troublé.

Si tu savais le mal d'aimer sans espérance,
Peut-être aurais-tu plaint cette obscure souffrance
Et d'un regard ami consolé ma douleur.

Mais tu n'as rien senti de mon muet martyre,
Et c'est sans t'attirer au gouffre qui m'attire,
Que mon désir brûlant cherche ta lèvre en fleur !

XIII

DIVINATION

Il n'est pas de hasard dans les choses du cœur ;
Sur un monde caché se clôt notre paupière.
Je sais, près d'un jardin, une maison de pierre
Que j'aimais sans raison, cet amour n'étant qu'heur.

Autour de ses piliers mes tendresses, en chœur,
Au retour du printemps, montaient avec le lierre,
Et mes repos cherchaient son ombre hospitalière
Quand midi sur les fronts dardait son feu vainqueur.

O secret de mon âme à ces lieux obstinée !
Près de ce seuil, enfant, tu t'étais promenée,
Mêlant ton rire clair aux chansons de l'oiseau.

Comme aux portes d'un temple un souffle de cinname,
Mon souvenir obscur y respirait ton âme,
Et j'y rêvais ma tombe auprès de ton berceau.

XIV

COUCHANT

Comme une coupe d'or, voici que le Soleil
Se penche vers la Mer, pour y puiser encore
Le sang jeune et pourpré de la nouvelle Aurore
Dont la lèvre du Jour attend le flot vermeil.

A l'astre déclinant mon désir est pareil
Qui, las de rayonner dans le vide sonore,
Pour fuir tes cieux cruels, ô Toi qu'en vain j'adore,
En attendant la mort, descend dans le Sommeil.

Mais le ressouvenir de ta beauté profonde
S'ouvre à sa chute, ainsi qu'un Océan dont l'onde
Retrempe sa brûlure et le fait plus amer.

Il renaîtra pareil au Jour qui se rallume,
Ruisselant de sang clair à l'orient qui fume,
Ainsi que le Soleil remonte de la Mer.

XV

MATUTINA

Un souffle matinal fleurit de vagues roses
Les jardins de l'azur déjà bordés de lis
Et, de ses doigts lactés en soulevant les plis,
L'Aube ouvre l'infini du ciel devant les choses.

Les paupières d'argent des astres se sont closes
Sur le regard mourant de leurs rayons pâlis ;
Et les retours divins sont encore accomplis
Des formes renaissant sous les métamorphoses.

Réveil sacré du Jour qui, dans l'air enchanté,
Verses, comme un flot d'or, l'immortelle clarté,
De mon cœur ténébreux respecte le mystère.

Son ombre chère fuit la splendeur des flambeaux :
Car, ainsi qu'une lampe au profond des tombeaux,
Mon sombre amour y luit, étoile solitaire !

XVI

FIGURINES DE CIRE

Aux vivantes chaleurs de ton souffle amollie,
La cire, sous tes doigts fermes et gracieux,
De ton rêve revêt le tour capricieux,
Et, docile, à ton gré s'amasse ou se replie.

Héléna, Formosa, la cohorte pâlie
Des amantes d'antan, habitantes des cieux,
Sous ton travail léger reprennent, pour nos yeux,
Leur beauté, d'un reflet de la tienne embellie.

Et ce peu de ton âme en leur forme enfermé
Me suffit pour que, dans leur spectre inanimé,
Ta propre image soit sans cesse retracée.

C'est qu'autrefois les dieux ont, sous ton doigt vainqueur,
Au lieu de cire, mis l'argile de mon cœur
Qui ne bat plus qu'au gré divin de ta pensée !

XVII

LOINTAINS VOYAGES

Ah ! ne me parle plus des longues traversées
Où ton Rêve poursuit un idéal lointain,
Ni des pays obscurs au mirage incertain
Où s'abat, en passant, le vol de tes pensées.

Mes chimères n'ont plus que des ailes blessées
Qu'ensanglanta la flèche ardente du Matin,
Et la route est trop rude où le cruel Destin
Traînerait, sur tes pas, leurs audaces lassées.

Que m'importe un printemps éternellement vert !
J'aime ce triste ciel sous lequel j'ai souffert,
Qui vit couler mon sang sur la Terre fleurie,

Où, pour moi, s'éclaira ton front cher et vainqueur.
Je laisserais ici la moitié de mon cœur :
N'emporte pas au loin mes Dieux et ma Patrie !

XVIII

AURORE

Le Jour souffle dans l'air son haleine de brume
Pour chasser de l'azur les astres révolus,
Et, flot d'argent poussé par d'invisibles flux,
Lèche les bords du ciel et les franges d'écume.

Puis, en gerbes d'or clair, comme un fer sur l'enclume,
De l'ombre déchirant les plis irrésolus,
Il jaillit, ranimant tout ce qui n'était plus,
Du flanc ensanglanté de la terre qui fume.

Blancheur d'aube aux confins de l'ombre grandissant,
Vague de lis qu'un souffle apporte en la berçant,
La splendeur de ton front dans mon ciel est montée.

Aurore dispersant dans l'air son feu vainqueur,
L'éclat de ton regard m'atteignit, et mon cœur
Saigne encore à la place où la flèche est restée!

XIX

TRISTESSE

Du sommeil éternel ma tristesse est tentée.
Dormir, c'est vivre encor, puisqu'on rêve en dormant!
Rêver, c'est vivre aussi, car l'un et l'autre ment
Et ploie au même faix l'âme en vain rebutée.

Je ne la croirais pas à jamais déliée
Si la Mort l'emportait dans quelque firmament.
Le repos! Le repos! l'anéantissement!
Le silence infini dans la tombe oubliée!

Plus de jours! — Plus de nuits surtout dont la douceur
Ramène à mon désir ton fantôme obsesseur
Dans l'éclat immortel de ta beauté première.

— Mais non! ce que je crains dans la mort seulement,
C'est de ne plus te voir. Car, sur ton front charmant
J'ai bu l'inexorable amour de la Lumière!

XX

JOYE

J'aurai la joie au front, si tu me veux joyeux,
Et je cacherai mieux ma peine accoutumée.
Pardonne si, ma main la tenant mal fermée,
Le sang de ma blessure a coulé sous tes yeux.

Pardonne ! J'ai porté mon mal silencieux
Bien longtemps, ma pensée en son deuil abîmée !
Et tu n'as jamais su combien tu fus aimée,
O Toi dont le regard m'est plus doux que les cieux !

Maintenant, tu le sais. — Mais tu n'as rien à craindre
D'un cœur qui ne veut pas qu'on s'attriste à le plaindre :
Plus haut que ta Pitié j'aurai mis mes douleurs.

Qui sait aimer sait bien qu'il faudra qu'il en meure !
Donc c'est moi qui te viens sommer d'oublier l'heure
Où tu vis, à tes pieds, couler mes lâches pleurs !

XXI

SOLEIL

Comment ne pas porter beaucoup de joie au cœur
Et comment s'attarder aux souvenirs moroses,
Quand l'Été, triomphant dans la splendeur des roses,
Sur l'or tremblant des blés pose son pied vainqueur ?

Dans le vin du soleil j'ai noyé ma rancœur
Et j'ai jeté mon âme, avec l'âme des choses,
Au vent des renouveaux et des métamorphoses ;
Car je sais que pour nous, ici bas, tout n'est qu'heur.

Ah ! comme vivre est doux dans la fête éternelle
Des biens que la Nature immense porte en elle,
Faits pour nous consoler et faits pour nous guérir !

Qu'il est bon de sentir l'oubli, source profonde,
Nous épancher au front la fraîcheur de son onde...
— Cependant j'aime mieux t'adorer et souffrir.

XXII

SES YEUX

Les Pactoles taris, jusque dans ta prunelle,
Ont, en fuyant, roulé l'or de leurs derniers flots,
Comme dans une Mer dont jamais les sanglots
Ne troublèrent la paix de la voûte éternelle.

Et les astres éteints ont aussi mis en elle
La flamme qui jadis brillait dans leurs yeux clos,
Quand leur clarté semait ses glorieux îlots
Dans l'océan d'azur de la Nuit solennelle.

Comme ceux des grands Sphynx contemporains du temps,
Ton regard porte en soi les mystères flottants
De tout ce qui fut doux dans les ères sacrées.

Des ombres du tombeau pour détourner l'affront,
La Beauté des grands jours alluma sous ton front
Deux phares pour guider nos amours égarées.

LES PARURES

I

SUR UN COLLIER

Comme je contemplais à ton cou suspendues
Les turquoises que dore un verset du Coran,
L'orgueil désespéré de leur éclat mourant
Fit revivre en mon cœur les fiertés défendues.

Aux caresses de feu des soleils Mogols dues,
Leurs flammes ne sont plus qu'un reflet expirant ;
Et mon cœur qu'un amour unique avait fait grand
Se lamente à jamais sur ses gloires perdues.

A leur commun déclin même honneur est resté.
Ces pierres, comme lui, meurent de ta beauté.
— Or qui s'éteint ainsi, cette tâche accomplie,

N'a fait que te payer la dette qu'il te doit.
Je les préfère donc, en leur splendeur pâlie,
A celle dont l'azur triomphait à ton doigt.

II

SUR UNE MÉDAILLE ANTIQUE

Sur l'argent dont le Temps a noirci la surface,
L'image du César se détache en clarté
Et son chef souverain, de rayons surmonté,
Triomphe, dominant l'exergue qui s'efface.

Sur le profil hautain on lit encore la race
De ceux qui, sous le joug, courbaient l'humanité;
Et, du pouvoir jadis sur son front respecté,
Le noble métal garde une immortelle trace.

Comme dans un métal incorruptible et cher,
Lorsque rien ne sera plus vivant dans ma chair
Et que mes yeux éteints n'auront plus de lumière,

Celui qui cherchera mon cœur dans mon tombeau
Y trouvera gravés, sur son dernier lambeau,
Ton image et ton nom brillants dans ma poussière!

III

BLUETS

L'ombre de tes cheveux comme une nuit d'orage,
Roule un éclair de pourpre en ses sombres replis :
Tel, remontant du gouffre immense des oublis,
Un filet de sang clair conte un récent naufrage.

Les bluets, dont ta main pique le cœur sauvage
Dans ce ciel, sont pareils à des astres pâlis :
Cette mer dans ses flots les pousse ensevelis
Vers les lis de ton front comme vers un rivage.

Tandis que meurt leur souffle et meurent leurs couleurs,
Je porte envie au sort fragile de ces fleurs
Dont les derniers parfums expirent sur ta joue.

Et je voudrais aussi, pour linceul, à mon cœur,
L'ombre de tes cheveux où, par un trait vainqueur,
Comme un bluet sanglant l'amour cruel le cloue !

IV

CAMÉLIA ROUGE

La Nuit de tes cheveux n'étant qu'une splendeur,
D'en consteller l'orgueil te prit la fantaisie.
Pour étoile une fleur de pourpre fut choisie
Qui mit son rouge éclat parmi leur profondeur.

Lors, dans son cœur meurtri sentant mourir l'ardeur
Des grands soleils Bretons pareils à ceux d'Asie,
Sur ton beau front baigné d'ombre et de poésie,
Lente, elle se pencha pour en boire l'odeur.

Une perle d'eau claire au calice restée
En coula qui se prit à courir, argentée,
Sur l'ébène vivant en lourds tronçons tordu.

Jusqu'au fond de mon cœur elle roula sans doute ;
Car un pleur en monta, pareil à cette goutte,
Jusqu'à mes yeux tout pleins de mon rêve perdu !

V

ROBE BLANCHE

Le soir où je te vis de blanc toute vêtue,
Sur tes bras et tes seins jusqu'à ton cou de lis
Ta robe, ayant fermé la candeur de ses plis,
Austère te faisait telle qu'une statue;

Et, victime à tes pieds dès longtemps abattue,
Pliante sous le faix des espoirs abolis,
Mon âme, blanche aussi de ses rêves pâlis,
Sentit s'accroître encor l'angoisse qui la tue.

Telle du mont sacré droit dans l'air matinal,
La neige, décorant le sommet virginal,
Présage au voyageur pensif une mort sûre.

Et j'admirais tout bas ta beauté, maudissant
Cette armure de marbre altière et se dressant
Entre mon cœur qui saigne et ton cœur sans blessure

VI

L'ÉPÉE

J'ai vu, semblant voler à tes yeux sa clarté,
Sourire dans tes mains la gloire d'une épée,
Et, sur sa lame en feu de sang jadis trempée,
Comme sur une fleur se pencher ta beauté.

De mon rêve cruel tentant la volupté,
A mon âme toujours de toi seule occupée,
Apparut, debout près d'une tête coupée,
Ton aïeule au grand cœur dont le nom t'est resté.

Et j'adorais en toi celle de Béthunie,
Pensant qu'il n'est d'ivresse ici-bas infinie
Qu'à bénir la beauté sur le seuil de la Mort,

Comme un libérateur, comme un bourreau sublime,
Impitoyable et doux ensemble à sa victime,
Et qui seule a le droit de frapper sans remords !

LES VISIONS

I

JUDITH

Ton nom fatal et doux, mystique et sanguinaire
Tantôt m'enivre ainsi qu'une chaude liqueur,
Tantôt me glace et fait résonner dans mon cœur
Comme un écho lointain du biblique tonnerre.

Comme un grand souffle il vient réveiller dans son aire
L'Aigle de Jehovah formidable et vainqueur
Et, sous mon front troublé, fait défiler le chœur
Des mythes que le Christ exila de son ère.

Je la vois, la terrible amante au col nerveux,
Farouche et secouant la nuit de ses cheveux
Sous la pâle clarté des mourantes étoiles.

Son fantôme superbe ayant fui les tombeaux,
Je la vois engloutir au fond des rouges toiles
La tête d'Holopherne et mon cœur en lambeaux !

II

KUNDRY

Que n'ai-je aimé la fille amère des proscrits,
L'antique Hérodias au monde revenue,
Kundry, l'enchanteresse évoquant sous la nue
Le chœur des désirs purs et des mauvais esprits!

Moins fort que Parcifal accourant à ses cris,
J'aurais avec ferveur baisé sa gorge nue,
Et, buvant sur sa lèvre une ivresse inconnue,
Étendu son corps blanc sur mes autels meurtris.

Car moins clémente qu'elle et plus qu'elle farouche
Tu ne m'as pas permis de puiser sur ta bouche
Le triste oubli des cieux par ta main défendus.

A l'idéal maudit, qui s'écroulait près d'elle,
Je chemine à la fois sacrilège et fidèle,
Blasphémant et les bras dans le vide tendus!

III

SIMÈTHE

Le poison que je bois dans tes yeux est pareil
A celui que versait la Simèthe païenne
Aux affolés d'amour, quand la magicienne
Les endormait d'un long et mystique sommeil.

Ceux-là passaient, fuyant les regards du soleil,
Pour revivre un instant, la douleur ancienne.
Et, dans l'antre où pleurait la lyre éthiopienne,
Se cachaient, douloureux et craintifs du réveil.

Le vin de tes regards a de telles ivresses
Que j'y crois respirer le parfum des caresses
Que ta bouche refuse à mes lèvres en feu.

Ton amère pitié, dans leur coupe brûlante,
Me tend l'amour cruel de ma torture lente,
Le mépris de la terre et l'oubli du ciel bleu !

AVANT LES ADIEUX

Ainsi, dans mon ciel triste aura bientôt passé
L'étoile si longtemps à mes regards cachée,
Celle dont la pitié sur mon front s'est penchée,
Versant ses rayons d'or à mon espoir lassé.

Ainsi le jour s'éteint, à peine commencé,
Dans mon âme à son rêve immortel arrachée,
Et rentre dans la Nuit où je l'ai tant cherchée
La flamme des doux yeux dont mon cœur est blessé.

Toi qui pars, souviens-toi combien je t'ai chérie ;
Que, loin de toi, je n'ai ni soleil ni patrie !
Car celui qui demeure est souvent l'exilé.

La moitié de mon âme à tes pas est pendue.
L'autre est morte et je suis, tant que je t'ai perdue,
Le sépulcre vivant d'un bonheur envolé !

APRÈS

L'air manque à mes poumons, la lumière à mes yeux ;
Au profond de l'abîme aujourd'hui je retombe ;
De mon arche, en ce jour, s'envole la colombe ;
Le soleil, en ce jour, s'envole de mes cieux.

Mon âme s'est brisée au souffle des adieux,
Comme un lis éperdu qui sous le vent succombe.
Lazare n'attend plus de sauveur dans sa tombe,
Et mon cœur n'attend plus de réveils radieux.

Car tu pars, entraînant dans le vol qui t'emporte,
L'immortel souvenir et l'espérance morte,
Tout ce dont je vivais, attendant d'en mourir !

Sur tes pas le néant comme un spectre, se lève
Et je sens, englouti dans l'horreur de mon rêve,
Sous l'astre qui s'éteint le gouffre s'entr'ouvrir.

DURANT L'EXIL

I

O Mer, ne clame plus tes immortels sanglots !
Sur tes bords apaisés la voilà revenue,
Celle que ni pitié ni vœux n'ont retenue
Et pour qui, sous le faix des pleurs, mes yeux sont clos.

L'Orient qui flamboie aux crêtes des îlots,
L'air dont le frais baiser plisse ta gorge nue,
Les rocs ardus, les cieux lointains l'ont reconnue
Et mêlent leur caresse à celle de tes flots.

Surhumaine douleur ! Dans mon cœur solitaire,
Je porte, seul, le deuil immense dont la Terre
Suivrait Vénus rentrant dans son berceau nacré.

Que ne puis-je, vivant et perdu dans tes ondes,
Exhaler à jamais, dans tes voix plus profondes,
Tout ce que j'ai d'amer et de désespéré !

II

Las du fardeau que porte en soi chaque journée ;
Au labeur odieux résolu de surseoir,
J'avais quitté la ville et, seul, j'allais m'asseoir
Sur la grève où pleurait la Méditerranée.

Comme sur un autel, sur l'onde promenée,
Montait du couchant d'or l'âme errante du soir.
Tel un souffle léger monte d'un encensoir ;
Tel un dernier parfum d'une rose fanée.

Votre image y passa sous mes yeux grandissant,
Comme du tabernacle, un Dieu dit-on descend
Pour le festin cruel que le prêtre prépare.

Et, votre souvenir, gonflant mon cœur amer,
Je songais que pour vous, il est une autre mer
Et que l'immensité par deux fois nous sépare !

III

O lointaine, ô riante, ô trop chère maison,
Où tout respire et dit ta beauté souveraine,
Palais dont la splendeur est toute dans sa reine,
Que ne puis-je à tes murs borner mon horizon !

O jardin dont la rose est de toute saison
— Car sa pourpre fleurit à ta lèvre sereine —
Maison, jardin, vers qui mon souvenir m'entraîne,
Vous faites à mon cœur une douce prison.

Car il est resté là, dans un coin solitaire,
N'osant battre de peur de trahir son mystère,
Attentif et tremblant à chacun de tes pas,

Douloureux et jaloux de tout ce qui te touche,
Enviant jusqu'à l'air qui passe sur ta bouche...
Si tu l'y découvrais, ah ! ne l'en chasse pas !

IV

La chanson de la Mer conseille dans l'oubli
Qu'à ma voix aujourd'hui nulle voix ne réponde;
Que ma plainte s'étouffe à la plainte de l'onde,
Comme celle d'un mort sous l'onde enseveli?

Que la paix du linceul me couvre de son pli!
Je n'ai plus rien à faire aux choses de ce monde,
Si celle que j'aimais d'une âme si profonde
Ne se rappelle plus sous quel mal j'ai pâli.

J'avais fait cependant ma parole bien douce,
Sachant ce qu'on souffrait quand sa main vous repousse,
Et je croyais enfin mon amour pardonné!

J'avais pourtant, rêvant à ma peine sans trêve,
Dans ta seule pitié mis l'orgueil de mon rêve
Et ne voulais que vivre à tes pieds prosterné!

V

Apre hiver, ne viendras-tu plus,
Fouettant de neige la brume,
Tordre au vent et gonfler d'écume
La bouche amère des reflux ?

Et lancer, à coups résolus,
Comme un marteau qui bat l'enclume,
La vague à la grève qui fume
Avec des sanglots superflus ?

Que vers la terre maternelle,
Tendant la blancheur de son aile,
L'alcyon s'y pose un instant;

Que, fuyant la mer inclémente,
Celle pour qui je me lamente
Revienne où mon espoir l'attend !

VI

C'est à l'heure surtout où, d'un reflet vermeil
L'Aube aux ailes d'ibis voit se roser sa plume,
Où, comme un feu de joie, à l'horizon s'allume
L'immense espoir de tout ce qui chante au soleil!

A cette heure où le ciel renaissant est pareil
A l'or doux et voilé d'un encensoir qui fume,
Que, sur mon cœur meurtri retombe l'amertume
De n'attendre plus rien de l'immortel réveil.

Que m'importe le jour dispersant dans la nue
L'amour de la lumière au zénith revenue!
Où les yeux ne sont pas c'est la nuit dans mes yeux.

Sous son beau pied d'enfant, le Matin, comme un fleuve,
Fait jaillir la tristesse où mon âme s'abreuve
Et dont l'eau morte coule entre des bruits joyeux!

LE RETOUR

I

INVOCATION

Comme un cygne blessé qui rouvre mal son aile
Pour tenter dans l'azur un douloureux essor,
Mon rêve où du réel la flèche saigne encor
Veut remonter pourtant vers la route éternelle

Où Celle que je sers, Celle qui porte en elle
De toutes les beautés l'harmonieux trésor,
Dans le rayonnement de son chef nimbé d'or,
M'apparut, souriante ensemble et solennelle.

Assez longtemps la nuit a pesé sur mon front.
De son joug endormeur viens délier l'affront,
Astre aux doigts de clarté que mon regard implore !

Au seuil de l'horizon pose ton pied sacré
Et, du sang rajeuni de mon cœur, je saurai
Faire un beau lit de pourpre à ta superbe aurore !

MIRAGE

Dans l'onde dormante des âges,
Reflet du ciel au flot resté,
Flotte l'ombre des doux visages
Qu'immortalisa la beauté.

La longue chevelure d'Ève
Et d'Hélène le front charmant,
Ainsi qu'au lac profond d'un rêve,
S'y mirent éternellement.

Bérénice y sourit encore
Et le regard d'or de Thisbé,
Comme une pêche de l'aurore,
Y demeure à jamais tombé.

Portia, la belle Romaine,
De son teint y sème les lis
Et Lesbie en pleurs y promène
Ses traits par les baisers pâlis.

Et, comme en un livre on vient lire
Le regret des fastes passés,
Leurs noms qu'a consacrés la lyre
Jamais n'en seront effacés.

Pourtant leur beauté proclamée
Par l'écho d'immortels concerts
Ne saurait pas être nommée
Près de la beauté que je sers.

O toi dont le charme dépasse
Tout ce dont les yeux sont charmés,
Tout ce que le temps et l'espace
Ont eu de trésors enfermés !

O toi dont la splendeur est telle
Que, par un penser surhumain,
On te prend pour une immortelle
Qui des cieux perdit le chemin !

O beauté qui fait mon supplice,
Je veux qu'en ce miroir flottant
Près de ton image pâlisse
L'image des belles d'antan ;

Et, qu'en cet océan du rêve,
Se reflète ton front vainqueur,
Comme la lune qui se lève
Parmi les étoiles en chœur.

PEINES DISCRÈTES

Craignant que de ma plainte, un jour,
Sa sérénité soit blessée,
Je ne dis plus mon triste amour
Qu'aux choses sans voix ni pensée.

Quand aucune étoile ne luit
Sur le bois où l'oiseau prélude,
C'est au ciel désert de la nuit
Que je conte ma solitude.

Près de la source où les roseaux
Tremblent sous la brume glissante,
Dans le miroir vide des eaux
Je pleure son image absente.

Au roc dont éternellement
La vague mord le flanc sauvage
Je répète aussi le tourment
Dont mon lent amour me ravage.

De ces amis de mes douleurs
Le silence même a des charmes,
Et c'est à la rosée en pleurs
Que, seule, je montre mes larmes.

ALLEGRO MÉLANCOLIQUE

J'ai pris ton chemin pour chemin
Sans chercher vers quel but il mène.
A travers la mêlée humaine,
J'ai pris pour seul guide ta main.

Tout le temps que je t'ai perdue,
J'ai marché dans l'obscurité ;
Le soleil est ressuscité
Sitôt que tu me fus rendue.

L'image immortelle du Beau
M'apparut un jour sur ta face.
Sans que rien de mes yeux s'efface,
Je la suivrai jusqu'au tombeau.

LE GOUFFRE

Ayant touché le fond des désespoirs amers,
Comme un plongeur vaincu qui flotte sous les mers,
Mon amour éperdu s'enfonce dans son rêve.

S'il entrevoit encore un ciel pâle et tremblant,
Ce n'est plus qu'au travers d'un voile obscur et lent,
Comme celui du flot entassé sur la grève.

Ta chère voix lui vient, telle que, sous les eaux,
Pâlit, dans un frisson, la chanson des roseaux
Inclinés et pleurant sous le vent qui les gronde.

Seul, ton regard l'atteint, lumineux et vermeil
Comme la flèche d'or dont le divin soleil
Perce, en l'illuminant, la profondeur de l'onde.

NUTRIX

Celle-là fut bénie entre toutes les femmes,
Dont le sein patient vers la bouche a tendu
Le fruit vivant où dort la sève de nos âmes
Et que, sans l'épuiser, toute bouche a mordu,
— Celle-là fut bénie entre toutes les femmes.

Car le sein de la femme est plus près que son flanc
Du cœur où nous buvons, bercés par ses caresses,
Le plus doux de son être et la fleur de son sang,
Le trésor infini des futures tendresses,
— Car le sein de la femme est meilleur que son flanc.

Heureuse celle-là qui te versa la vie,
Son âme et la beauté dedans cette liqueur.
Heureuse celle-là ! je l'aime et je l'envie
D'avoir posé ta lèvre aux sources de son cœur.
— Heureuse celle-là qui te versa la vie !

TOUJOURS

Je porterai toujours, refusant d'en guérir,
Le mal délicieux dont mon âme est blessée,
Sans que rien ici-bas puisse atteindre ou flétrir
L'immortel souvenir qui fleurit ma pensée.

Bien qu'elle ait détourné ses pas de mon chemin,
L'ingrate que j'aurais jusqu'au tombeau suivie,
La main vide depuis qu'elle a quitté ma main,
Je n'ai pas demandé d'autre guide à ma vie.

Je m'obstine, jaloux, à mon regret vainqueur;
Bien que, depuis longtemps, n'attendant plus rien d'elle,
A l'espoir j'ai fermé la porte de mon cœur,
Le voulant tout entier garder à l'infidèle.

C'est, qu'au seuil de mes jours, comme un matin vermeil,
Autrefois sa beauté resplendit la première,
Et, qu'ignorant s'il est aux cieux d'autre soleil,
Mes yeux en l'oubliant, oublîraient la lumière!

LES ANNIVERSAIRES

NATALE CARMEN

I

Les temps se recueillaient et les Heures pâlies,
Sentant fléchir leur vol sous le ciel irrité,
Pleuraient l'antique honneur des formes abolies
Et le spectre divin de l'antique Beauté.

Aux lèvres des mortels voyant mourir l'hommage,
Elles disaient : « L'azur, trop lointain désormais,
Dans les terrestres flots ne mire plus l'image
Des astres triomphants qui peuplent les sommets !

6

Les constellations emportent, sous la nue,
L'âme des Dieux vaincus, et sur la mer en pleurs,
Vénus aux ailes d'or, étoile devenue,
Jette un dernier rayon comme aux tombes les fleurs!

De nos yeux l'Immortelle a détourné sa face;
Sur son front la lumière à l'horizon s'enfuit,
Et des âges sacrés le grand rêve s'efface! »
— Ainsi se lamentaient les Heures dans la Nuit.

II

Cette nuit-là fut belle, entre les nuits bénies
Qui baignent de repos la calme immensité,
Et dont le souffle lent berce des harmonies
Au doux balancement du feuillage argenté.

Cette nuit-là fut belle et sa clarté profonde,
Imprégnant l'air troublé des feux du firmament,
Fit passer un frisson de réveil sur le monde,
Et surprit l'Univers dans un enchantement.

Cette nuit-là fut belle et, dans sa chaude haleine,
Apportant les parfums, emportant les ennuis,
Fit tressaillir une âme errante dans la plaine.
Cette nuit-là fut belle entre toutes les nuits !

Son ombre fut plus douce et plus grand son mystère.
Car, rompant du destin les pactes odieux,
La suprême pitié descendit sur la terre,
Et tu naquis, ô Toi, chère fille des Dieux !

III

Tu naquis ! Cieux vivants, fondez-vous en extase !
A nos chevets mortels, clarté, reviens t'asseoir.
Ravissement des yeux, répands-toi comme un vase,
Et fume dans les airs ainsi qu'un encensoir !

De son trône de flamme elle est redescendue
Vers la Mer qui pleurait, la fille de la Mer,
Aux caresses du flot retrempant, éperdue,
Sa lourde chevelure avec son cœur amer.

Tout ce qui fut jadis les invincibles armes
Dont la blessure était douce aux cœurs déchirés ;
Au gouffre elle a repris le trésor de nos larmes
Et la coupe où buvaient nos tourments adorés.

Salut, front triomphant qu'habite la lumière,
Où l'âme d'une étoile a laissé son flambeau !
Salut dernier reflet de la splendeur première!
Toi qui portes en toi la torture du Beau !

IV

J'étais un exilé de la grande Patrie;
Car je t'ai reconnue à ta chère pâleur !
Par ton premier regard ma poitrine meurtrie
D'un souffle triomphant salua sa douleur.

Comme aux fleurs dont l'haleine aux doux poisons attire
Mon désir vers ta bouche alors s'est envolé,
Et la soif m'étreignit du suprême martyre
Où mon être serait à ton Être immolé.

Toi seule rayonnais dans mon ciel solitaire;
J'avais sur mon chemin trouvé le dieu vainqueur,
Et l'autel où j'allais, victime volontaire,
Saigner sous le couteau tout le sang de mon cœur!

O Prêtresse, tu fus bien plus cruelle encore
Que ne l'avait rêvé l'espoir de mon tourment!
J'ai subi mon destin sous la main que j'adore.
Toute souffrance est douce à souffrir en aimant!

V

Qu'importe au soleil d'or les fleurs qu'il a brûlées!
Qu'importe à la beauté les cœurs qu'elle a meurtris!
Dans leur sérénité ces deux splendeurs ailées
Volent en plein azur et plus haut que nos cris!

Qu'importe si, tentant l'idéal qui dévore,
Ma lèvre dont la soif ne pouvait s'apaiser
A respiré la Mort aux souffles de l'aurore,
Qui sur ton front divin mit le premier baiser !

O gloire ! Tu naquis, comme un astre se lève,
Pour l'adoration des âges prosternés ;
Sur le front une étoile et dans la droite un glaive :
Avec toi mon espoir et mes maux étaient nés !

Et cependant je viens, les mains pleines de roses,
Les portant à ton seuil, fêter ce jour sacré,
Et, m'unissant au chœur des êtres et des choses,
Mêler aux hosannas, mon chant désespéré !

Août 1882.

LE BOUQUET

I

Au réveil des jardins, à l'heure
Où l'Aube, errante aux horizons,
Éparpille sur les gazons
Les larmes d'argent qu'elle pleure,

Le long des parterres qu'effleure
L'ombre naissante des maisons,
J'ai parcouru les floraisons
Dont le dernier éclat nous leurre.

Nul parfum dans leur cœur vermeil !
Hélas ! d'un été sans soleil
Des fleurs sans arome sont nées.

Et je m'en allai sans rancœur :
Car j'en sais d'autres, dans mon cœur,
Qu'aucun vent du ciel n'a fanées !

II

J'ai mis dans ce lis la fierté
Triste d'un amour solitaire
Qui, pris du dégoût de la terre,
Dans l'azur désert est monté.

Le seul astre dont la clarté
Pût lui verser ce qui l'altère
Et, d'un calme plein de mystère,
Rafraîchir son cœur révolté,

Le seul astre vers qui son âme,
Comme une vapeur de cinname,
S'élevât désespérément,

S'est enfui derrière la nue,
Et nulle étoile n'est venue
Consoler son divin tourment !

III

J'ai caché, dans la rose en pleurs,
Les larmes qu'il faut qu'on ignore,
Pour que la Rosée et l'Aurore
Les confondent avec les leurs.

Puissent-elles à ses couleurs
Apporter plus d'éclat encore,
Et puisse la main que j'adore
La trouver belle entre les fleurs!

Entre toutes, la rose est celle
Dont l'âme jalouse recèle
Le mieux ses parfums au soleil,

Et de qui la lèvre embaumée
Garde le plus d'ombre enfermée
Dans son beau sourire vermeil.

IV

Prends de ma main ce laurier rose
Chargé de parfums endormeurs,
Il sait la peine dont je meurs
Et qui courbe mon front morose.

A l'ombre sa fleur est éclose,
Loin de la foule et des rumeurs ;
Et j'ai, sous ses rameaux charmeurs,
De mes maux oublié la cause.

Il va se flétrir sans retour.
Alors l'impérissable amour
Se réveillera dans mon être.

Son dernier souffle en s'exhalant,
Te dira le désir brûlant
Qui jusqu'à la mort me pénètre.

V

J'ai mis dans le rouge calice
D'une tulipe au port vainqueur
La torture que, sans rancœur,
Je porte au flanc comme un cilice.

Je voudrais que mon sang l'emplisse
Comme une vivante liqueur.
Et que tout ce qui fut mon cœur
S'y fonde en un dernier supplice,

Pour te l'offrir, comme à l'autel,
Le vase où le sang immortel
D'un Dieu martyr dans l'or flamboie,

Et pour le tendre à la pâleur
Divine de ta lèvre en fleur,
Seul paradis auquel je croie !

VI

Accepte aussi cette hyacinthe :
C'était la fleur chère aux aïeux
Et, dans les rites glorieux,
Longtemps elle demeura sainte.

D'un sang pâle et doux elle est teinte
Comme sont, au matin, les cieux,
Quand l'Aube au vol silencieux
Des flèches du Jour fuit l'atteinte.

Je la jette devant tes pas.
Sous ton pied ne la foule pas :
Elle a la couleur de mon Rêve.

Ses tons fragiles te diront
L'espoir qui tomba de mon front,
Et combien sa douceur fut brève !

VII

Je t'offre encor ces ancolies
Dont le calice envenimé
Gardait le secret enfermé
Des mortelles mélancolies.

Mais, l'ayant vidé jusqu'aux lies,
Tu peux, sur leur cœur désarmé
Inclinant ton front parfumé,
Admirer leurs couleurs pâlies.

En épuisant leurs sucs mauvais,
Apprends le Rêve dont j'avais
Longtemps la douceur poursuivie :

Étendre devant toi la main,
Pour écarter de ton chemin
Toutes les peines de la vie !

VIII

Tout ce que j'aurai de joyeux,
Tout ce qu'un espoir vivifie,
C'est un bluet que le fie :
Le bluet est pareil aux yeux

Où l'azur obstiné des cieux
Rit aux détresses de la vie ;
Le rêve et sa douceur ravie
S'y reflètent, silencieux.

Le seul bonheur de ma tendresse
Est fait des vœux que je t'adresse,
Le seul que l'exil m'ait permis !

Et, pour cette offrande sacrée,
J'ai choisi ta fleur préférée,
La seule chère à tes amis.

Août 1883.

FLEURS D'EXIL

I

Puisque rien de vivant dans mon cœur ne demeure
Que l'amer souvenir de ta chère Beauté ;
Puisque du Rêve en qui j'avais mis ma fierté
Le ciel n'a pas permis que je vive ou je meure,

Enviant le destin du cygne qui se pleure,
Sûr qu'un sommeil prochain lui tend la liberté,
Je veux combler d'un chant plein de sérénité
Le gouffre de mon cœur et le vide de l'heure.

Je veux fêter le jour fatal et triomphant,
Qui, dans l'éclat des lis, pétrit ton front d'enfant
Et posa le baiser de l'aurore à ta bouche :

Le jour qui fit tes yeux d'un rayon de soleil,
— Et d'un hymne berceur, à la vague pareil,
Endormir, un instant, mon désespoir farouche !

II

O Jour, de tes feux éclatants,
Une étoile s'est souvenue,
Celle qui, pour te voir longtemps,
Resta sur le bord de la nue.

Quand le Soleil encor lointain
Illuminait déjà la Terre,
Sur le balcon d'or du matin
Elle se pencha solitaire.

Et c'est elle qui m'a conté
Comment cette aurore première,
Sur le berceau de ta beauté,
Tendit des rideaux de lumière.

*
* *

O Jour, de ton air embaumé
Une rose s'est souvenue,
Celle qui, dans son cœur fermé,
En garda l'arome inconnue.

Quand la paix troublante du soir
Descendait déjà vers la plaine,
Son âme, comme un encensoir,
S'ouvrit à ta dernière haleine.

Et c'est elle qui m'a conté
Comment était monté, de l'ombre,
Jusqu'aux pieds nus de sa beauté,
Le parfum de tes fleurs sans nombre.

*
* *

O Jour, des maux que tu m'ouvrais
Mon âme aussi s'est souvenue,
Mon âme en qui tu pénétrais
Comme un fer dans une chair nue.

Bien des soleils ont rallumé
Puis éteint leurs torches dans l'onde,
Sans qu'aucun ait jamais fermé
Ma blessure chère et profonde.

Pourtant, sois heureux, soit fêté,
O Jour qui, comme une cinname,
As brûlé devant sa Beauté
Tes feux, tes parfums et mon âme !

III

A Celle par qui fut ce Jour cher et sacré,
A Celle dont le nom charme encor mon oreille
D'une musique douce, aux autres non pareille,
A Celle en qui mon cœur se survit, je dirai :

De l'ombre où mon destin pour jamais est entré,
Où nul espoir n'atteint mon âme qui sommeille,
Laisse monter vers toi cette rose vermeille,
Prise au jardin mystique où nul n'a pénétré.

Pour toi je l'ai cueillie au champ de mes pensées;
Pardonne si le vent des chimères passées,
Comme un souffle d'aurore, y laissa quelque pleur.

La douceur des couchants fait penser à l'aurore,
J'ai juste assez de voix pour te l'offrir encore
Et juste assez de sang pour empourprer sa fleur.

Août 1884.

LE DERNIER VŒU

Comme une fleur vivace en un bois défleuri,
Un vœu demeure encor dans mon cœur sans prière,
C'est que ton front de lis et de neige pétri
Se penche sur mon front à mon heure dernière.

C'est alors seulement que tout bas j'oserai
— Les mourants ont des voix qui peuvent tout vous dire —
Te conter de quel mal je vécus déchiré,
N'ayant d'espoir qu'au jour qui finit mon martyre.

Je te dirai : je fus, de l'heure où je te vis,
L'esclave douloureux de ta Beauté profonde ;
Le soleil s'est éteint devant mes yeux ravis
Et ton rayon vermeil emplit pour moi le monde !

J'ai vécu d'un amour toujours désespéré,
Arrosant de mon sang le chemin de mon Rêve,
Détournant la pitié de mon mal ignoré,
A mon divin tourment refusant toute trêve !

Tel je fus, tel je suis aux portes du tombeau,
Proclamant ta splendeur dans mon culte farouche,
Emportant sous la nuit, comme un double flambeau,
Ton image en mes yeux et ton nom sur ma bouche.

Regarde-moi ! Je veux boire en ton regard clair
Le mépris d'une vie à l'exil condamnée,
Où, comme au prisonnier, manquent l'espace et l'air,
Depuis que loin de toi s'en fut ma destinée.

Regarde-moi ! Je veux partir pour l'inconnu,
Sur la mer qui palpite au fond de ta prunelle,
Dans son flot d'or vivant baigner mon âme à nu,
Avant de la livrer à sa route éternelle !

Regarde-moi ! Tes yeux sont doux quand tu le veux
Et les temps ne m'ont pas lassé de leur mensonge.
Laisse-moi respirer l'odeur de tes cheveux,
De si près que ma main défaillante s'y plonge.

Adieu ! ne me plains pas ! J'ai l'orgueil de souffrir,
Par delà l'infini, de ma sainte blessure.
C'est à sentir le mal dont tu me vois mourir
D'un immortel destin que mon âme s'assure.

— Ainsi te parlerai-je et tu m'écouteras
—Les mourants ont des voix qui restent dans l'oreille—
Et je m'endormirai dans l'ombre de tes bras,
Gloire de mon amour, ô beauté sans pareille !

LA CHANSON DES JOURS

A LAURENT TAILHADE

Le Temps vient, mon Laurent, dont la main nous outrage
Blanchissant nos cheveux et ridant notre front.
Nos meilleurs jours sont morts et les pires suivront
Qui nous feront ployer comme un souffle d'orage.

Sans rien craindre du Temps, des Jours et de leur âge.
Les poètes altiers en conjurent l'affront.
Tant que, sur les sommets, les lauriers verdiront,
D'aimer et de chanter ils auront le courage !

Nous sommes de ceux-là dont le cœur n'est tenté
Que par l'âpre désir de l'immortalité ;
Qui, — plus haut que la vie, — ont mis leur destinée.

Ami, je t'ai montré, le premier, le chemin.
Marchons-y côte à côte et la main dans la main,
De nos rêves en fleurs la tête couronnée.

A VICTOR HUGO

Victor Hugo ! nom qu'on acclame,
Qui passe, pareil à la flamme,
Et monte, rayonnant dans l'air !
Couchant dont l'aube est éclipsée,
Et dont la nue est traversée
Comme par le feu d'un éclair !

Victor Hugo ! cri que répète
L'écho, comme un bruit de tempête
Qu'amortit l'espace qu'il fend !
Cri des batailles surannées
Et que la longueur des années
Transforme en hymne triomphant !

O siècle incarné dans un homme !
De quelque grand nom qu'il se nomme,
Nul, autant que lui ne fut grand.
Car c'est l'âme entière du monde
Qu'il porte en son âme profonde,
Qu'il symbolise et qu'il comprend !

Amour, tendresses infinies,
Colère et saintes ironies,
Pitié, même pour les méchants,
Douceurs dont le printemps enivre,
Vingt siècles entiers pourront vivre
De ce qu'il a mis dans ses chants !

La guerre sonnait la défaite,
Quand il parut, comme un prophète,
Sur le seuil d'un siècle de fer.
Ce lis grandit près d'une tombe,
Et le vol de cette colombe
Partit des gouffres d'un enfer !

C'est un laurier d'or qu'elle apporte!
— La France est meurtrie et non morte! —
Beaucoup d'honneur y peut tenir.
Sur les tronçons brisés du glaive,
La lyre immortelle s'élève,
Prête à consoler l'avenir!

Par deux fois tu la vis frappée
Et de son noble sang trempée,
La terre au nom vaillant et doux!
Mais, sur elle, devant l'histoire,
Tu sus répandre tant de gloire,
Que le vainqueur en fut jaloux.

Il nous a pris notre Lorraine!
L'Alsace, comme un boulet, traîne,
Sur ses pas, son bruit menaçant.
Mais la France est entière encore,
Car ton nom sacré la décore
De son éclat toujours croissant!

Que font à ton front les années !
Que fait aux cimes couronnées
La neige des lointains hivers !
Ton âme généreuse, en elle,
Garde la jeunesse éternelle
Faite de printemps toujours verts.

Comme le dernier Dieu d'un temple,
Devant l'avenir qui contemple,
Tu restes, Poète vainqueur !
Trésor d'immortelle espérance !
Car encor le sang de la France
Vient se réchauffer à ton cœur !

A THÉOPHILE GAUTIER

O poète couché dans la tombe avant l'heure,
Le siècle indifférent peut passer son chemin.
Recueillant le laurier qui tombe de ta main,
La Muse, à ton chevet de marbre assise, pleure.

Ton âme réveillée au souffle qui l'effleure,
Fait passer sous nos fronts un rêve surhumain,
Toi qui savais qu'hier est pareil à demain
Et, qu'ici bas, fors l'art immortel, tout est leurre.

O Maître, ô Sage, ô Dieu, sous tes doigts inspirés
La lyre vibre encore, et les rythmes sacrés
Vers l'olympe trahi tendent encore une aile.

Dans cet âge sans foi, dernier prêtre du Beau,
Emportant avec toi son image au tombeau,
Tu gardes le secret de la gloire éternelle!

Octobre 1884.

A GAMBETTA

EN APPRENANT LA MORT DE SA MÈRE

Un souci douloureux, fraternel, attendri
Fait mien ton désespoir et vers lui me ramène.
Car, du coup qui t'atteint tout cœur d'homme est meurtri
Et tu touches au fond de la douleur humaine.

O toi que j'admirais, aujourd'hui je te plains.
Si sa main contre tous est également sûre,
L'inexorable loi qui fait les orphelins,
Au cœur qu'elle a blessé mesure la blessure.

D'être plus grand le tien ne doit que plus souffrir.
Heureux ceux dont la peine au vent léger s'envole!
Il te faudra chercher, plus haut, pour te guérir,
Qu'où vont se consoler ceux que l'oubli console.

Un mâle sentiment te peut seul relever :
Pour la patrie en deuil ta tendresse fut telle
Que, dans ton cœur viril, tu sauras retrouver,
Pour ta mère qui meurt, une mère immortelle!

19 juillet 1882.

A UNE FEMME POÈTE

O porteuse de lyre, ô ma sœur, ô poète,
Ne laisse pas, en toi, se fermer et guérir
La blessure qu'au cœur chaque amour doit ouvrir,
Et, quand tu souffriras, ne souffre pas muette !

Tu nous dois le trésor sacré de tes douleurs,
L'harmonieux sanglot dont ton âme est gonflée,
Le secret qui te fit toujours inconsolée,
O toi qui sais chanter, même en versant des pleurs !

Chante pour consoler les âmes fraternelles
Que brisa, comme toi, le mal divin d'aimer !
Chante pour empêcher les cieux de fermer !
Chante pour conquérir les palmes éternelles !

A LA MÊME

N'est-ce pas que la vie est triste
Et que les destins sont méchants?
Et, qu'hormis la douceur des chants,
Hormis nos beaux rêves d'artiste,
Ici-bas rien de bon n'existe?

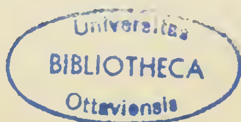
N'est-ce pas que tout n'est que leurre
Aux espoirs qui nous ont charmés,
Seuils d'or des paradis fermés,
Amours furtifs qu'emporte l'heure
Et qu'éternellement on pleure?

Si la douceur nous est donnée
De suivre le même chemin
Ensemble, la main dans la main,
Et l'âme à l'âme abandonnée,
N'accusons pas la destinée !

A CELLE QUI PART TROP TOT

Partie aussitôt que venue,
Fleur fanée avant de s'ouvrir,
Je ne vous aurai donc connue
Que juste assez pour en souffrir.

Je m'en veux de cette folie
Qui, de regrets me consumant,
M'emplit de la mélancolie
D'un bonheur rêvé seulement.



Mais il faudrait n'avoir pas d'âme,
Vous quittant, pour rester joyeux.
Vous pouvez me railler, madame,
Mais j'ai des larmes dans les yeux !

A UNE JEUNE FEMME

Aimer! T'aimer! —Tu veux que j'aime encore un jour!
Et ta jeunesse, en qui tout charme vient d'éclore,
Penchant vers mon déclin la pitié d'une aurore,
Me convie aux réveils immortels de l'amour.

Aimer! T'aimer!— Pourquoi me montrer, tour à tour,
L'abîme où je languis, l'azur qu'une aube dore?
L'Amour qui m'a brisé me tient captif encore
Dans le gouffre où sa main me plongea sans retour.

Il faut que mon destin farouche s'accomplisse!
Pour la route sans terme où se tord mon supplice,
Les destins ont forgé d'inusables essieux.

Mes flancs nus sont rivés au bois dur qui les troue.
Laisse Ixion saigner, dans l'ombre, sur sa roue,
Sans lui montrer l'éclat ironique des cieux!

ENVOI DE FLEURS

Mon humble souvenir vous apporte des fleurs :
D'un cœur vraiment épris, c'est le présent, madame.
Car le ciel, qui peignit un rêve en leurs couleurs,
Laissa, dans leur parfum, quelque chose d'une âme,
Et, dans leurs yeux parfois, le Matin met des pleurs.

CONSOLATION

Du mal dont vous souffrez j'ai connu les détresses ;
J'ai vécu votre peine et j'ai pleuré vos pleurs.
Car c'est en mesurant l'abîme des douleurs
Que j'ai touché le fond des humaines tendresses.

Bien des jours ont passé depuis ; bien des maîtresses
Ont penché sur mon front des baisers et des pleurs ;
Ma bouche sur leur bouche en a bu les couleurs ;
Mais je n'ai jamais bu l'oubli dans leurs caresses.

Sous le ciel où mon rêve est à jamais voilé
J'ai porté, sans fléchir, mon cœur inconsolé,
Refusant de guérir, et vous ferez de même.

La fierté seule reste à l'âme se brisant !
Mais je vous plains, ô vous qui savez à présent
Tout ce qu'on perd, hélas ! en perdant ce qu'on aime.

AUTRE

Laisse sur ton cœur déchiré,
Enveloppante commme une aile,
Pencher ma pitié fraternelle !
O toi qui pleure, j'ai pleuré !

La même douleur m'a navré
Qui mouille aujourd'hui ta prunelle ;
Je sais ce qu'elle porte en elle
Et que toujours j'en souffrirai.

Que, comme en moi, cette souffrance
Du ciel te donne l'expérience
Par nos chers absents habité !

Que serait la bonté suprême
Si la Mort de tout ce qu'on aime
Ne prouvait l'immortalité ?

A UNE TRAGÉDIENNE LYRIQUE

L'art immortel vous mit au front son divin signe,
Madame, et vous montra le superbe chemin
Où marchent les élus, un laurier dans la main,
Sur les pas de la Muse au front couleur de cygne.

Il vous pendit au cœur la lyre et vous fit digne,
Dédaignant ce qui passe et sera mort demain,
De chanter ce qui vit en nous de surhumain
Et nous égale aux dieux dans leur splendeur insigne.

Car c'est avoir quitté la terre pour les cieux
Qu'abandonner son nom aux rythmes glorieux
Et la baigner aux flots sacrés de l'harmonie.

Vous qui nous emportez si haut et nous ouvrez
Vers le Rêve et le Beau ces horizons dorés,
Sainte artiste, soyez admirée et bénie.

ADIEUX

Vienne une heure plus douce à nos cœurs épuisés !
La Nuit n'est que le seuil étoilé de l'Aurore
Et, dans le même ciel, nos deux rêves brisés
Pourront peut-être un jour se rencontrer encore !

A MADAME TOLA DORIAN

Nous sommes les vaincus de la cause éternelle,
Ceux dont le sang vermeil, tragique et radieux,
Met quelque pourpre encor sous les pieds nus des dieux
Dont le temps flagella la gloire de son aile.

Tout ce que la Beauté proscrite emporte en elle,
Est salué par nous d'ineffables adieux ;
Et, meurtri sous les coups du vulgaire odieux,
L'Idéal pleure en nous sa plainte solennelle.

Nous portons le secret d'un courage indompté
Dans le souci divin de l'Immortalité,
Et plus haut que le vol de nos heures amères.

Car la Mort penchera des lauriers sur nos fronts,
De l'antique défaite effaçant les affronts,
Et nous fera pareils aux dieux de nos chimères.

A ISIDORE SALLES

Oui, j'ai tenté d'unir, ainsi que dans la vie,
Le rêve et le réel, le triste et le joyeux.
J'ai montré librement, et selon mon envie,
Le rire de ma bouche et les pleurs de mes yeux.

Sur la route que j'ai, sans révolte, suivie,
Quand mes pieds ont saigné j'ai regardé les cieux;
Je n'ai jamais maudit celle que j'ai servie
Pour les maux que m'a fait son cœur capricieux.

Tout n'est qu'heur et malheur et l'âme seule est forte,
Qui le Mal et le Bien reçoit de même sorte.
Le parfum le plus doux est frère d'un poison.

Tout songe a son réveil, toute coupe a sa lie.
Tour à tour plein d'espoir et de mélancolie
J'ai dit selon mon cœur et crois avoir raison.

O CARA SOBOLES

A B. MARCEL

Sang latin ! sang vermeil ! sang fait du sang des vignes !
Sang rouge et triomphant qui portes à la chair
L'ambre vivant des tons et la splendeur des lignes !
O sang de mes aïeux, doux, héroïque et cher !

Toi qui mets une fleur aux lèvres des pucelles
Quand le vent des baisers les contraint de s'ouvrir,
Et fais dans leurs yeux noirs monter des étincelles
Que la cendre des ans tente en vain de couvrir !

O flamme qui veillais dans l'immortelle argile
Où le sein glorieux des Vénus fut pétri,
Où grandit la douceur de l'âme de Virgile,
Où le génie ardent de Lucrèce a mûri !

O sang qui fis germer la Beauté sur le monde,
Aux veines du limon mis la sève des cieux !
Source où l'humanité vit comme dans une onde
Passer de l'Idéal le rêve audacieux !

Sur tes flots, les splendeurs de l'antique épopée
Roulèrent jusqu'à nous des âges vénérés ;
Aux pourpres du soleil ta pourpre fut trempée,
Et tu jaillis du fond des Olympes sacrés !

Tu recueillis la nef où les rites hellènes
Voguaient, doux et proscrits, vers l'immortalité,
Et ta pitié nous verse encore à coupes pleines
Le doux vin de la gloire et de la volupté !

En toi revit l'honneur des époques insignes
Où, Dieu jeune et vivant, le Beau s'était fait chair.
Sang latin ! sang vermeil ! sang fait du sang des vignes !
O sang de mes aïeux, doux, héroïque et cher !

A L'ITALIE (ISCHIA)

Terre douce aux baisers du soleil, Italie,
Honneur des anciens jours, Mère du sang latin,
Il n'est pas de douleur qui pèse à ton destin
Sans resserrer encor le nœud saint qui nous lie.

Vers le même avenir nous marchons entraînés,
Dociles à la loi qui gouverne des races ;
Et le Temps, sous nos pas trouvant les mêmes traces,
Apprendra que de Toi nos meilleurs fils sont nés.

Car ton pied glorieux en foulant notre Gaule,
Y fit germer des fleurs de grâce et de beauté,
Et, pour y consoler l'antique Liberté,
Tu mêlas de lauriers le joug sur son épaule.

Et depuis ces grands jours, pardonnant au vainqueur
Et pour ses seuls bienfaits gardant une mémoire,
Nos fils, mêlés aux tiens, bénissent la victoire
Qui, dans ton fier limon, leur pétrissait un cœur.

S'il n'est pas ici-bas de choses éternelles,
Si l'ombre veille au seuil de tout éclat humain,
Te souvenant d'Hier pour affronter Demain,
Laisse toujours ta main dans nos mains fraternelles.

Pour te plaindre et t'aimer ne cherche pas ailleurs
Quand sur ton front sacré se lève une souffrance :
Tu trouveras toujours à ton côté la France
Pour saigner ta blessure et pour pleurer tes pleurs!

JANVIER

De son pas vainqueur et léger,
Voici venir la jeune année,
Vierge et de frimas couronnée,
Blancs comme la fleur d'oranger.

Sans perdre le temps à songer,
Souriante à la destinée,
La voilà seule, l'obstinée,
Aux modes qu'elle veut changer.

Ignorante des heures brèves,
Elle projette et, de ses rêves,
Un siècle entier serait rempli.

Pourtant, sans avoir pitié d'elle,
Le Temps est là qui, d'un coup d'aile,
Les emportera dans l'oubli.

Janvier 1883.

CRÉPUSCULE

Voici l'heure où le jour vers l'horizon recule,
Vague, léchant les bords du ciel et les frangeant,
Comme un reflux lointain, d'une écume d'argent ;
Où l'âme des parfums dans l'air tiède circule.

Sous le frémissement léger du crépuscule,
Vapeur que le soleil fait monter, en plongeant,
Sur la colline obscure, apparaît, émergeant,
Quelque temple oublié de Diane ou d'Hercule.

Et le recueillement des choses sous les cieux
Autour de ce grand bloc, morne et silencieux,
Semble encor l'entourer d'un culte solitaire.

Les mythes glorieux se sont éteints, pareils,
Dans leur chute, aux déclins augustes des soleils
Dont la clarté longtemps flotte encor sur la terre.

IMMORTELLE BEAUTÉ

Fille des jours sacrés, quelle main sacrilège,
Dans la nuit dispersant tes honneurs abolis,
De ton front triomphant a fait tomber les lis
Qui mêlaient leur blancheur à sa blancheur de neige?

Contre le Temps cruel nul pouvoir ne protège
L'immortelle Beauté sous les soleils pâlis,
Puisque son manteau d'ombre emporte dans ses plis
De tes antiques sœurs le lumineux cortège.

Triste et dernière fleur des printemps radieux,
Tu restes seule, hélas! de la race des Dieux,
Des olympes défunts à jamais exilée !

Je brûlerai pour Toi la myrrhe avec l'encens,
Et si, jusqu'à tes pieds s'élèvent mes accents,
Par la lyre, du moins, tu seras consolée !

CHEMIN D'OMBRE

Du faîte d'un amour qu'ont grandi les années,
Comme un mont que le soir fait plus proche des cieux,
Je regarde passer le vol silencieux
De mes espoirs pareils à des roses fanées.

Des gloires du couchant les cimes couronnées,
Pleines du souvenir des matins radieux,
Calmes, planent encor dans l'air chargé d'adieux :
Tel, résigné, j'attends la nuit des destinées.

Tel, je vois à mes pieds mon rêve surhumain,
Avec l'ombre des pics, croître sur le chemin,
Effaçant sous mes yeux tout ce qui fut ma vie.

Ta beauté fut pour moi comme un vivant soleil
Derrière un roc ardu dont le sommet vermeil
Noya d'ombre la route en gémissant suivie.

MEMOR

I

Avec le rythme lent des reflux sur la grève,
De leur lèvre d'argent baisant le sable amer,
La vague de tes seins vers l'invisible mer
De mes anciens désirs emporte encor mon rêve.

Je les revois dressant à leur cime, sans trêve,
Flots de nacre, la fleur de pourpre de ta chair,
Et, dans leur bercement mélancolique et cher,
Mon souvenir grisé revit l'heure trop brève

Où, mort vivant couché dans leur sillon vainqueur,
J'écoutais palpiter sous leur neige ton cœur !
— Naufragé du bonheur, de mon esquif sans toiles,

Je regarde s'enfuir, par le vent emporté,
Le fantôme divin de ta chère beauté,
Sous le ciel où tes yeux allument deux étoiles.

II

Pour charmer le regret qui, sans fin, me dévore,
Je veux chanter aussi la gloire de tes flancs,
Rebondis et jumeaux, plus que la neige blancs,
Polis, fermes et ronds comme ceux d'une amphore.

Comme aux treilles le pampre amer qui les décore,
A leur noble contour, enlacés et sanglants,
S'obstinent mes désirs, et de baisers plus lents
La mortelle douceur monte à ma lèvre encore,

Rien qu'au ressouvenir des baisers abolis !
— O flancs jumeaux et plus que le marbre polis,
Vous êtes comme un temple assis dans ma mémoire,

Au-dessus de l'autel où, lévite altéré,
Sacrilège un instant j'ai bu le vin sacré
Dans le calice d'or couvert de blanche moire.

III

L'ivoire transparent de ton beau pied que veine
Un filet d'azur clair comme un ruisseau perdu
Sous la neige, des bords d'un lac bleu descendu,
Et qui roule en son cours un parfum de verveine

A dire ta blancheur la poésie est vaine,
O pied d'Ève jadis par le serpent mordu,
Et qui, baisant le sol sous tes pas étendu,
L'effleure plus léger qu'un souffle sur l'avène.

Comme une fleur de sang sur ton chemin vainqueur,
S'effeuillant en désirs, s'est dispersé mon cœur ;
Et, comme un encensoir où brûle le cinname,

Devant le coussin d'or où mes vœux t'ont posé,
En adorations, dans le vent embrasé,
J'ai senti lentement se consumer mon âme !

RÉSURRECTION

A ton cœur, fleur vivante où naît la volupté,
Sur tes lèvres où meurt le souvenir morose,
J'ai bu l'oubli du ciel comme au cœur d'une rose,
Et l'oubli de la terre ainsi qu'en un Léthé.

Toute ivresse aujourd'hui me vient de ta beauté,
Et mon cœur qui croyait sur lui la tombe close,
Lazare, se réveille et tremble avant qu'il ose
Croire à tant de bonheur dans tes mains apporté !

Moi qui ne pensais pas qu'il se pût qu'on renaisse,
Je sens renaître en moi ma fervente jeunesse
Et se rouvrir le ciel qui me semblait fermé.

Au soleil de tes yeux a refleuri ma vie,
Et tes bras me rendant la caresse ravie,
J'aime ! Et le rêve doux me reprend d'être aimé !

SOLITUDE

Je ne serai pas l'aïeul qui se joue
Au sourire clair des petits enfants,
Et qui prend encor des airs triomphants,
Sentant des baisers monter à sa joue.....
— Je ne serai pas l'aïeul qui se joue.

Si je dois vieillir, je vieillirai seul,
Seul et sans chansons à mon foyer sombre,
Et, lorsque mes yeux se rempliront d'ombre,
D'étrangères mains coudront mon linceul.
— Si je dois vieillir, je vieillirai seul.

Souviens-toi pourtant que mon âme aimante,
Pour tous les petits, eut des charités ;
Qu'en elle orphelins et déshérités
Trouvèrent asile après la tourmente.
— Souviens-toi pourtant de mon âme aimante !

AUTOMNE

Octobre, sur les bois posant ses pieds vermeils,
Ensanglante leur cime et fait choir leur verdure.
Les arbres inquiets, pressentant la froidure,
Accrochent à leurs flancs l'or des derniers soleils.

Aux arbres des forêts mes désirs sont pareils :
— Car pour l'âme non plus, il n'est printemps qui dure ! —
Un âpre hiver l'attend et qu'il faut qu'elle endure,
Lourd de désespérance et de mornes sommeils.

Avant que d'en vêtir le linceul monotone,
Je veux connaître aussi les splendeurs d'une automne
Où tout semble plus doux parce qu'il va finir ;

Et, comme la feuillée, au bord des avenues,
S'empourpre pour cacher encor les branches nues,
Baigner mon cœur vivant dans l'or du souvenir !

SOIR

La cendre d'or du Jour se disperse au couchant,
Comme celle d'un mort par le vent emportée ;
Et, sur sa tombe vide, en larmes se penchant,
La Nuit pleure sur lui sa lumière argentée.

C'est l'heure où toute voix murmure des adieux,
Où l'amour inquiet des choses éperdues
Dans l'infini profond cherche l'âme des Dieux,
Comme un aigle fouillant les mornes étendues.

C'est l'heure où, comme une aube au fond d'une prison,
Une pâle clarté se glissant vers la terre,
Avec l'astre au front blanc qui monte à l'horizon,
Le souvenir pensif monte au cœur solitaire.

COIN DE RIVIÈRE

A MADAME A. DUMONT

Entre deux bords étroits d'herbes hautes serpente
L'eau claire où le martin-pêcheur s'en va plongeant ;
Et, parmi les reflets vagues du ciel changeant,
Le saule y vient baigner sa racine rampante.

On rencontre, en suivant son insensible pente,
Maint îlot que fleurit un iris émergeant ;
Et la fraîcheur du soir, sur les rides d'argent
Aiguise les baisers de la brise coupante.

Solitude qu'emplit la chanson des oiseaux,
J'aimais poursuivre, au cours verdoyant de tes eaux
La perche aux flancs rayés comme ceux du phalène.

Mais j'arrêtais ma course et je restais pensif.
Quand descendait dans l'onde, au revers d'un massif,
L'image de la blanche et fière châtelaine.

DJALMA

Comme il l'avait surprise effleurant de sa bouche
Dans un baiser furtif une petite fleur,
Il avait deviné son crime à sa pâleur
Et, l'attirant à lui dans un geste farouche :

— Djalma, dit-il, un homme osa jusqu'à ma couche
Élever son désir. Malheur à lui ! Malheur !
Ce fer de ton beau sang connaîtra la couleur
Si tu me tais le nom dont la douceur te touche.

Trois fois, il lui dit : Parle ! Elle se tut trois fois.
Alors il enfonça dans sa gorge sans voix
Son couteau, puis sans pleurs contempla sa victime.

Son cœur avait raison de rester sans remord.
— Ceux-là sont des élus dont l'amour est la Mort,
Puisqu'aimer, ici bas, est le devoir sublime !

JAPONNERIE

A YAMAMOTO

Par une soudaine avalanche
L'hiver, semblant se rapprocher,
Étouffe sous sa neige blanche,
La neige rose du pêcher.

Les oiseaux blottis sous la branche
En vain cherchent à se cacher,
Et sur le lac gelé se penche
Un canard d'or, triste nocher.

Comme une poudre d'étamine
Un moineau rageur dissémine
Du bec les flocons blancs dans l'air,

Pendant qu'à l'horizon de brume,
Comme un espoir qui se rallume,
Le printemps met un frisson clair.

BEAUTÉ ENTREVUE

Vous êtes la Beauté qu'autrefois j'ai rêvée,
Adolescent farouche épris de la Beauté.
Mon rêve était moins beau que la réalité
Et s'envola sitôt que je vous eus trouvée.

Une aurore, avec vous, dans mes yeux s'est levée.
Vous êtes l'idéal dont mon cœur est tenté.
Mais je ne voudrais rien qu'être à vos pieds jeté,
Si la douceur était à mon front réservée

De se sentir meurtri sous vos pieds triomphants.
Car d'un désir cruel en vain je me défends ;
Et, plein de mon néant, devant vous que j'adore,

Je porte envie à tout ce qui meurt sous vos pas,
O Sereine Beauté qui ne m'écoutez pas
Et mettez dans mes yeux la douceur d'une aurore !

NOX

La nuit a renversé la coupe de lapis
D'où le jour, à flots d'or, coulait sur les jetées;
Et les astres ont l'air, dans les ombres tapis,
De gouttes de lumière au fond du ciel restées.

Beauté! coupe où ma lèvre a voulu boire en vain!
Beauté! Ciel qui sur moi fermes tes sombres voiles!
Coupe! Laisse à ma soif quelques gouttes de vin!
Ciel! à mes yeux en pleurs garde quelques étoiles!

PARISIENNE

Le ciseau du sculpteur que l'idéal tourmente
Dans le Paros sacré vous chercherait en vain,
Filles au souple corps habillé par Grévin,
En qui rien n'est, hélas! qui n'attire et ne mente !

Vous avez la beauté périssable et charmante
Qui grise ainsi que fait le parfum d'un vieux vin,
Et rien n'évoque, en vous, le fantôme divin
De l'antique Vénus, de l'immortelle amante!

Et pourtant j'ai goûté, parfois, l'enchantement
De voir revivre en vous les fleurs de poésie
Qui s'appelaient Glycère, Euryante, Aspasie.

Mais je n'ai jamais su quel mystère, un moment,
Fait parentes aussi, par des grâces lointaines,
Les filles de Montmartre et les filles d'Athènes.

MADRIGAL

Vos cheveux blancs où s'irrise
La poudre comme un grésil
Nous font souvenir, marquise,
Qu'il neige même en avril.

Que de cœurs mis en péril
Par cette coiffure exquise,
Vos cheveux blancs où s'irrise
La poudre comme un grésil !

Pourquoi le printemps vêt-il
De l'hiver l'austère mise?
— Que de cœurs mis en péril
Par vos cheveux blancs, marquise!

LE DERNIER DE SA RACE

A LÉON FAURÉ

L'ancêtre Luc avait, sur la pierre adorée
Du Saint-Sépulcre, avec son sang mis une croix :
Et l'aïeul Marc avait, en mourant pour ses rois,
Conquis une mémoire à jamais vénérée.

Combattant à son tour pour la cause sacrée,
Gui, le grand-père, était demeuré, seul de trois ;
Et, durant qu'ils dormaient dans leurs cercueils étroits,
La gloire de leurs noms emplissait la contrée.

De leur cimier l'orgueil gravé surmonte encor
La porte qui s'ouvrait jadis au son du cor
Sur le vieux pont-levis dont la chaîne est coupée.

Cependant le dernier de la race est venu
Rêver, sous l'écusson poudreux, à demi-nu,
Et sa tremblante main tient une vieille épée.

SUR UN TABLEAU D'AIMÉ PERRET

Lasse, elle s'est assise au revers des gazons
Pour goûter un repos dont les heures sont brèves.
Les souffles de l'été font passer dans ses rêves
La splendeur du blé d'or roulant aux horizons ;
Et, plus loin que l'air tiède où fument les maisons,
Elle aspire l'odeur enivrante des sèves
Qui monte jusqu'au ciel l'espoir des frondaisons.

1884

SUR UN TABLEAU DE FEYEN-PERRIN

Sous les bois emperlés des larmes du matin
Et sur le frais gazon les nymphes sont venues.
Le flot qui fume encor dans le jour incertain
A baisé leurs bras blancs et leurs poitrines nues.
Leur beauté luit parmi le prestige éclatant
De tout ce que la nuit enfermait dans ses voiles ;
Et, tristes d'avoir fui sans les voir, on entend
Pleurer au fond du ciel les dernières étoiles.

1884.

ANDROMAQUE

A GEORGES ROCHEGROSSE

Le long des murs rugeux, sur les degrés sanglants
Dont le dernier s'achève en terrasse profonde,
Pâle et ses noirs cheveux ruisselant comme une onde,
Se tord, aux bras des Grecs, Andromaque au bras blancs.

Sur son ventre superbe et ses seins pantelants
Qu'un râle a soulevés comme une mer qui gronde,
Ainsi qu'aux soirs vermeils une ombre rose et blonde,
Flotte un dernier lambeau des destins opulents.

Dénouant de ses bras les étreintes farouches
Et, cruel sans fureur, un soldat aux yeux louches
Emporte Astyanax, le fils du doux Hector.

Et, debout sur le faîte où monte l'incendie,
Le héros sans pitié de cette tragédie,
Ulysse triomphant sourit sur le ciel d'or !

Salon de 1883.

L'ÉPÉE

Dans l'amour farouche où, sans trêve,
Je m'abîme et dont je mourrai,
J'ai mis l'orgueil désespéré
D'un grand cœur qu'a trahi son rêve.

Car je porte au flanc gauche un glaive
Invisible et si bien entré
Qu'il s'enfonce, plus acéré,
Quand ma lâche main le soulève,

S'alourdissant sous mon effort,
Il fouille plus avant, plus fort,
Dans ma poitrine — jusqu'à l'âme — ;

Et son poids grave, dans ma chair,
Un nom de femme, le nom cher
Qu'un jour écrivit sur sa lame !

SUR UNE BELLE CHEVELURE

Comme sur un lac d'or où les soleils penchants
Mêlent des fils de pourpre aux reflets de la grève,
Sur votre chevelure aux flots changeants, mon rêve
Vogue, mirant un ciel plein d'extase et de chants.

Et, comme dans la coupe ardente des couchants
Le jour las boit l'oubli des fatigues sans trève
Et plonge au flot amer, laissant l'heure trop brève
L'étreindre et le bercer dans ses plis attachants,

Le souffle de parfums que votre être respire
M'enveloppe, me pousse ou de plus près m'attire,
Comme fait à la voile un lent zéphyr d'été.

O noble chevelure aux magnifiques ondes,
Que ne puis-je engloutir, parmi tes vagues blondes,
Mon dernier souvenir comme dans un Léthé !

SONNET PAÏEN

Sur tes seins triomphants s'est embarqué mon Rêve,
Comme sur une Mer dont la vague, en ses plis,
Roule amoureusement une moisson de lis
Effeuillant leur blancheur au toucher de la grève.

A tes seins orgueilleux dont l'armure s'élève
En deux globes jumeaux, lumineux et polis,
Sentant renaître en soi les désirs abolis,
Mon cœur pend comme aux fers aigus d'un double glaive ;

A tes seins, tout baignés d'une chaude saveur,
J'ai senti du baiser renaître la ferveur
Et ma lèvre a goûté les anciennes délices.

Sur tes seins je voudrais me coucher et mourir,
Et, m'épuisant moi-même à les vouloir tarir,
Laisser mon dernier souffle au bord de leurs calices !

AUTRE

La Nuit dans les cheveux, la Nuit dans les prunelles ;
Le Jour, — blanc sur le front — sur la bouche vermeil :
C'est cette ombre jumelle et ce double soleil
Que celles que je sers doivent porter en elles.

Et je leur veux aussi les grâces solennelles
Des déesses d'antan sortant de leur sommeil :
Car mon esprit païen, au ciel même pareil,
Ne resplendit qu'au choc des beautés éternelles.

Il faut à mes baisers des seins fermes et blancs.
Mes bras ne s'ouvrent bien qu'à la rondeur des flancs
Dont le marbre vivant s'élargit en amphore.

Telle est la femme, au corps par mes désirs mordu,
En qui s'incarne l'heur de mon rêve éperdu
Et dont l'amour cruel sans trêve me dévore !

LACHE DOULEUR

Ah ! prends pitié de moi, ne me sois plus farouche !
Livre à mon long désir ton corps auguste et cher !
Avec les chauds parfums que distille ta bouche
Tu m'as donné la fièvre horrible de ta chair.

Tu te dois tout entière, ayant donné tes lèvres.
Après le seuil du Temple il me faut son autel.
Je suis las de rêver aux biens dont tu me sèvres
Et préfère la mort à l'espoir immortel.

Je veux saouler ma soif de lascives tendresses
Pour m'endormir repu dans tes bras lourds et blancs,
Et, vers ses bords obscurs guidé par tes caresses,
Vider, dans un baiser, la coupe de tes flancs !

A moi ton large ventre et ta croupe où s'apaise
Des lignes de ton corps le rythmique tourment,
Orgueil de la matière implacable et qui pèse
A mon esprit vaincu comme un effondrement !

A moi la lâcheté sublime des tortures
Où se débat encor l'idéal abjuré !
O créature immonde entre les créatures,
Engloutis, doux néant, mon cœur désespéré !

ADIEUX A UNE COURTISANE

Adieu ! j'ai cru trouver, dans ta chair sans pensée,
Dans ton regard sans ciel, sur ta lèvre où tout ment,
— Comme un Léthé s'ouvrant à mon âme lassée, —
Les lâches voluptés de l'assouvissement.

Las de clamer aux seuils interdits de Sésame,
Mon esprit, désertant les rêves immortels,
Rêvait de s'abîmer sous ta Beauté sans âme,
Comme sous des lambris s'effondrent les autels.

Malgré les longs baisers dont ma bouche est avide,
Malgré ta forme auguste et savante au plaisir,
En te tendant vers moi, coupe superbe et vide,
Tu n'as fait qu'aiguiser la soif de mon désir.

Tu fis ce que tu pus. Tu t'es, comme une proie
Pantelante, jetée à mon désir béant ;
Et, comme un flot aveugle où tout sombre et se noie,
Tu m'as, sans mesurer, dispensé ton néant.

L'idéal me reprend. Il nous faut l'un et l'autre,
De plus tristes pour moi; pour toi de plus joyeux.
L'horreur me prend du lit où ta splendeur se vautre :
Ne pleure pas! Les pleurs son mal faits pour tes yeux.

Le Mal qui m'a brisé te laisse tout entière.
Tu m'auras oublié plus tôt que tu ne crois.
— Qu'importe un mort de plus au large cimetière
Où dorment tes amours sous des pierres sans croix !

CHANSON DE NOUVEL AN

Voici que la jeune année,
Des fleurs de neige à la main
Chasse de notre chemin
Toute chose surannée.
Avec les derniers parfums
Que la rose garde en elle,
S'envole au vent de son aile
L'âme des plaisirs défunts.

De la terre encore grise
Son pied nu fera germer
Les lis où vont s'embaumer
Les baisers lents de la brise.
Son flanc vierge tient latents,
Et sous d'invisibles chaînes,
L'or des floraisons prochaines
Et la gloire du printemps.

Chacun, en ouvrant la porte
A ses pas silencieux
Se demande, soucieux,
Ce qu'en entrant elle apporte.
Des présents avec des vœux...
— Douce et rapide fumée —
Choisis vite, ô bien aimée,
Et dis-moi ce que tu veux !

Pour moi seul la jeune année
N'a ni promesses ni fleurs.
A d'immortelles douleurs
J'ai mon âme condamnée.
Nul espoir ne peut s'offrir
A mon souvenir fidèle ;
Car mon cœur ne veut rien d'Elle
Que l'aimer et qu'en mourir !

MUSIQUES D'AMOUR

CHANSON D'AUTOMNE

Puisque vous adorez les fleurs,
Songez que l'heure vient, madame,
Où les roses n'auront plus d'âme
Et les iris plus de couleurs.
Avant qu'un souffle monotone
Ait couché les derniers gazons
Sous l'or pâle des frondaisons,
Aimons, aimons au temps d'automne !

Puisque vous vous plaisez aux chants
Que l'oiseau dans l'azur balance,
Songez que l'ombre et le silence
Descendent des coteaux penchants.
Le vin qui bruit dans la tonne
Dit le dernier hymne au soleil :
Sous le couchant encore vermeil,
Aimons, aimons au temps d'automne !

Puisque vous savez qu'il n'est qu'heur
Et malheur dans la destinée,
Mais qu'une douceur est donnée
Aux chères tortures du cœur,
Avant que le nôtre s'étonne
De ne plus savoir en souffrir,
Pour le garder de s'en guérir,
Aimons, aimons au temps d'automne !

CHANSON DE PRINTEMPS

A ADRIEN BERGUES

Après l'hiver frileux et nu,
Encor mouillé de son baptême
Voici le printemps revenu.
— Tout rêve; tout chante, tout aime !

Toute femme voudrait charmer.
La seule qui me soit méchante
Est celle que je veux aimer.
— Tout aime, tout rêve, tout chante!

Un seul jour elle m'a souri
Et pour moi sa pitié fut brève...
Pourtant je n'en ai pas guéri.
— Tout chante, tout aime, tout rêve !

A CELLE QUI PART

Puisse la mer bleue et sereine,
Apaisant son mugissement,
Comme un berceau, tout doucement,
Balancer la nef qui t'entraîne !

Et, tout le long de sa carène,
Tendre comme une voix d'amant,
Son bruit te dire le tourment
Dont mon cœur te suit, ô ma reine !

En se quittant, hélas ! on sent
Plus près de soi le cœur absent
Dont l'amitié nous est ravie.

Ah ! combien on s'aimerait mieux
Si l'on songait plus aux adieux
Et combien est brève la vie !

LA CHANSON DES AMIES

Celle-ci m'a versé l'ivresse
De tous les désirs apaisés
Et, longtemps après sa caresse,
J'ai pleuré ses derniers baisers.

Celle-là, me restant farouche,
Pour me torturer m'avait pris,
Et, longtemps, j'ai bu sur sa bouche
L'amère douceur de mépris.

Mais celle qui, dans la géhenne,
A traîné mon cœur sans retour
Pour moi n'a jamais eu de haine,
Pour moi n'a jamais eu d'amour!

COMPLIMENT

Je ne sais pas de lis si rare
Mouillé des larmes du matin
Qui vaille, par l'éclat du teint,
Ton corps aux pâleurs de Carrare.

Je ne sais pas de lis si cher,
Grisant le vol de la cigale,
Dont le parfum céleste égale
La chaude senteur de ta chair.

Donc aucune fleur n'étant digne
D'être mise à tes pieds parfaits,
De ces vers, à genoux, je fais
Un trône à leur blancheur de cygne.

MARINE

Dans tes yeux bleus passe la mer
D'où Vénus autrefois est née
Lorsque, vers la rive étonnée,
Elle monta du flot amer.

Ton corps souple, vibrant et cher,
Sous ta chevelure effrénée,
Vague de lichens couronnée,
M'enveloppe et m'étreint la chair.

Les perles blanches de ta bouche,
La nacre fine que je touche
Au bout de tes ongles rosés,

Tout parle en ta Beauté profonde
De celle qui, sortant de l'onde,
Tend ses pieds nus à nos baisers !

JE N'AI RIEN SU

Je n'ai rien su de la Beauté,
Sinon qu'elle torture l'âme.
J'ai, d'un cœur aveugle et dompté,
Senti son feu sans voir sa flamme.

Je n'ai rien espéré du temps,
Sinon qu'à la tombe il m'amène.
Entre des rivages flottants
Court le flot de la vie humaine.

Je n'ai rien connu de l'amour
Sinon que son ivresse est brève.
— Tous mes jours tiennent dans un jour
Et tous mes bonheurs dans un rêve

RÉVEIL

Je songeais seul devant les grands bois et la mer,
A l'heure où, s'argentant de feux pâles encore,
L'horizon, tout à coup, met sa clarté d'aurore
Sur la forêt profonde et sur le flot amer.

O Nature, mère éternelle,
Qui sous les ombres de ton aile
Tout à l'heure cachais la nuit,
Sous les baisers de la lumière
Tu reprends ta splendeur première :
Tout en toi se ranime et luit.

Salut, ineffable merveille,
Salut grands arbres où s'éveille
La chanson folle des oiseaux !
O source aux belles eaux limpides
Où l'âme des souffles rapides
Pleure à la cime des roseaux !

Salut, gloire de toutes choses,
Orgueil du lis, parfum des roses,
Tout ce qui resplendit au jour !
Et toi, l'âme de tant de fêtes,
Toi pour qui ces splendeurs sont faites,
Salut à toi ! Salut Amour !

MÉLANCOLIE

I

De l'or vivant des blés la plaine
Achève enfin de se couvrir,
Et le vent souffle à large haleine
Les parfums dont la Terre est pleine.
— Pourquoi suis-je triste à mourir ?

Les chants d'oiseaux et les bruits d'ailes
Sous les branches semblent courir
Et, dans l'azur des cieux fidèles,
On voit encor des hirondelles...
— Pourquoi suis-je triste à mourir ?

Pris tous deux aux mêmes folies
D'aimer sans en vouloir guérir,
O sœur de mes mélancolies,
Je ne crains pas que tu m'oublies...
— Pourtant je suis triste à mourir.

II

Ceux qui n'ont vécu que d'aimer
N'ont regret que du temps des roses,
Sentant que sur leurs fronts moroses
Les paradis vont se fermer.

Du printemps l'éternelle fête,
Impuissante à les rajeunir,
Dans les cieux clairs peut revenir...
— La moisson de leur cœur est faite.

Dans l'or des épis répandus
Que dorait le soleil superbe,
Le souvenir cherche la gerbe
Éparse des bonheurs perdus.

Pour voir mes peines consolées,
Toi qui me tends encor la main,
Par pitié, dis-moi le chemin
Qu'ont pris mes amours envolées !

SI VOUS NE RÊVEZ PAS

Si vous ne rêvez pas une blancheur plus blanche
Que la neige vivante au cœur tremblant du lis,
Où le flot d'argent clair qu'au fond des cieux pâlis
Le Matin roule avec des frissons d'avalanche;

Si vous ne rêvez pas un charme plus charmant
Que l'Aube s'éveillant dans la chanson des choses,
Où le rire pourpré qu'à la bouche des roses
Le Printemps fait monter comme un enchantement;

Si vous ne rêvez pas une Beauté plus belle
Que les cieux constellés dans la gloire des nuits,
Ou la mer triomphante aux tragiques ennuis,
Ne connaissez jamais celle qui m'est rebelle !

SAGESSE

Longtemps avant l'âge sénile
Et son cortège de douleurs,
Je vis exilé dans une île
Parmi mes souvenirs en fleurs.

Tout autour de moi se démène,
Sous la verge des vents amers,
L'angoisse de la vie humaine
Pareille à l'angoisse des mers.

Ses flots désespérés, où passe
L'âme de mes anciens tourments,
Pleurent et clament dans l'espace
Sans troubler mes recueillements.

J'ai brisé ma barque inutile
Et, las des océans houleurs,
J'espère mourir dans cette île,
Parmi mes souvenirs en fleurs !

DERNIÈRES TENDRESSES

DÉCLARATION

Quel charme est donc en vous, Madame,
Si fort, si pénétrant, si doux,
Que je ne me sente plus d'âme,
Sinon pour la tendre vers vous?

Quel feu vos yeux ont-ils dans l'ombre,
Comme ceux d'un astre luisant,
Que, dans mon ciel si longtemps sombre,
Une étoile luise à présent ?

Quelle jeunesse vous décore
Que mon cœur, soudain rajeuni,
Se reprenne à rêver encore
Le rêve qu'il croyait fini ?

LES YEUX DE L'AMIE

Brunes avec un fond d'or vivant constellé,
Vous êtes, miroir d'ombre, ô prunelles profondes,
Pareilles à deux lacs dont les jumelles ondes
Mirent le même ciel par la Nuit étoilé !

Dans votre double abîme à mon esprit voilé,
Mes désirs éperdus plongent comme des sondes
Et, comme un tournoiement de fantastiques rondes,
Descend mon rêve obscur sous un charme affolé.

Mystérieux attrait des beaux yeux que j'adore,
Es-tu pour moi l'éveil caressant d'une aurore ?
Es-tu l'appel sacré de nouvelles douleurs ?

Je m'abandonne aux flots où ton secret m'attire,
Que j'y doive trouver la joie ou le martyre,
La vie ou bien la mort, des baisers ou des pleurs !

SES CHEVEUX

Plus souple, plus légers que les fils dont la Nuit
Tisse le voile obscur où son front se recèle,
Et plus enveloppants sont les cheveux de celle
Vers qui mon seul espoir désespéré s'enfuit.

Quand ma bouche, en tremblant, les effleure, sans bruit,
Leur magnétique éclat sous ma lèvre étincèle,
Comme, dans le ciel noir où l'ombre s'amoncèle,
Des étoiles le chœur soudain s'allume et luit.

Comme dans un linceul vivant et que soulève
Chacun des battements où se rythme mon rêve,
Dans leur réseau divin j'ai mon cœur enfermé.

Et, jaloux d'une Mort plus douce que la vie,
Au cou d'ivoire pur qu'ils inondent j'envie
Le fardeau doux et cher de leur flot parfumé !

IN MANUS TUAS, DOMINA

O très chère, ô très blanche, ô très petite main,
Flocon de neige pris au vol d'une avalanche,
Corolle de muguet, de lis ou de jasmin,
Petite main si chère, et si douce, et si blanche !

Laisse, sur ta candeur, ma lèvre, qui se penche,
Boire l'oubli des maux d'hier et de demain,
Et, comme vers le fleuve un ruisseau qui s'épanche,
Vers l'horizon d'azur montre-moi le chemin.

Je t'ai prise à jamais pour étoile et pour guide,
O main d'enfant qui m'as montré, dans mon ciel vide,
Un espoir rayonnant sur tant d'espoirs défunts !

Fine coupe d'argent par un Dieu ciselée,
Je veux sur ta rondeur exquise et potelée
De mon dernier amour respirer les parfums !

UN SEUL INSTANT

Près de vous j'ai respiré,
Un seul instant, votre haleine
Et d'un bonheur ignoré
Mon âme est pleine.

Dessus mon bras votre main
Un seul instant s'est posée
Et tout rit sur mon chemin
Plein de rosée.

O bonheur qui m'a surpris !
Un seul instant m'a fait vôtre.
Mon cœur de vous seul épris
N'en veut plus d'autre.

PROMENADE MÉLANCOLIQUE

J'ai parcouru seul les allées
Où je vous sentis près de moi,
Et j'ai retrouvé, plein d'émoi,
Les routes par vos pas foulées.

Hélas ! si légers sont vos pas
Que, — comme ceux de l'hirondelle, —
Qui cherche leur trace fidèle,
Sur le sable, ne l'y voit pas.

Amoureux de tout ce que touche
Votre être subtil et charmant,
J'eusse voulu, — rien qu'un moment, —
A genoux y poser ma bouche ;

Puisque à mon désir méconnu
La faveur ne fut pas permise
De poser ma lèvre soumise
Sur le bout de votre pied nu.

Et pourtant, — ô chimère brève ! —
L'espoir furtif m'avait hanté
D'envelopper votre beauté
D'un amour aussi doux qu'un rêve :

D'un amour, à ces fleurs pareil,
Dont l'odeur enivrante et douce
Monte, discrète, de la mousse
Et qui se cachent du soleil :

D'un amour dont l'humble mystère
Eût calmé mon cœur aux abois
Qui, dans les profondeurs du bois,
Vous cherche, en pleurant, solitaire !

INCERTITUDE

A l'ombre douce de la Nuit
De tes cheveux l'ombre est pareille,
Et la nacre des perles luit
Aux fins contours de ton oreille.

De lis ton front est velouté ;
Sur ta bouche meurt une rose.
Car tout rappelle, en ta Beauté,
Le teint de quelque belle chose.

Pour tes yeux seuls je cherche en vain.
Il semble qu'en eux se confonde
Le ton changeant qui fait divin
Le mirage du ciel dans l'onde.

Oui, tous tes charmes ont le leur
Où mon cœur se complait sans trêve ;
— Mais tes yeux, quelle est leur couleur ?
La chère couleur de mon Rêve !

Un tel charme en vous m'attire,
Lent et fort comme un aimant,
Qu'il rend doux jusqu'au martyre
Que je souffre en vous aimant.

Feuille dont le vent se joue,
Je n'espère ni ne veux,
Mais je bois, sur votre joue,
Les parfums de vos cheveux.

Mais à vous voir je m'enivre,
Fou d'un désir sans merci,
Et mieux que, sans vous voir vivre,
J'aimerais mourir ainsi !

Depuis le matin où tu fus
Le clair soleil de ma pensée,
Où, la main par la main pressée,
Nous marchions, pensifs et confus,
Dans l'herbe sous nos pas froissée ;

Le vent de l'arrière-saison
A, jusqu'à leurs cimes rouillées,
Flétri les branches dépouillées
Et dispersé sur le gazon
L'or doux et pâle des feuillées.

Chère mignonne, si demain,
Par un matin pareil tentée,
Sous les pleurs de l'aube argentée,
Seule, tu reprends le chemin
Où toute mon âme est restée,

Écoute, à chaque pas, le bruit
Que fera la feuille séchée
Aux plis de ta robe accrochée ;
C'est mon souvenir qui te suit,
Toi que mon espoir a cherchée !

DÉDICACE

A vous que j'aurais tant aimée
D'un cœur profond et bien épris,
Si votre âme, à mes vœux fermée
Ne m'eût payé que de mépris.

A vous dont ma lâche tendresse,
Impuissante à se contenir,
Triste fleur qui vers vous se dresse,
Vient mendier un souvenir.

A vous que j'eus tort de connaître,
Ne pouvant vivre à vos genoux,
Et qui riez de moi peut-être
Pendant que je pleure pour vous !

Ne sois pas triste, je t'en prie,
Toi dont le sourire est si doux !
Car, vois-tu bien, mon cœur jaloux
L'est même de ta rêverie.

La fleur d'un souffle est refleurie
Dès que l'hiver fuit loin de nous.
L'Amour soupire à tes genoux :
Sois donc heureuse, étant chérie !

Laisse-moi les soucis mauvais.
Tes bras frêles ne sont pas faits
Pour ployer sous leurs faix moroses.

Il n'est que juste et je te dois
Que l'épine saigne à mes doigts,
Pour qu'à tes pieds montent des roses !

DÉPART

Animæ dimidium meæ.

Sur la route où chante affaiblie
Dans l'écho votre chère voix,
J'emporte la mélancolie
Des adieux dits au bord du bois ;

Des adieux où nos mains serrées
Échangeaient, loin de tout regard,
Les tendresses désespérées
Qu'en nos âmes met le départ.

Sous l'œil clair des collines bleues
Dont l'aube argente les sommets,
Mon chagrin seul compte les lieues
Qui nous séparent désormais.

Mon cœur est brisé jusqu'à l'heure
Qui doit vous rendre à mon émoi.
La moitié près de vous demeure;
L'autre moitié vous pleure en moi !

Ah ! que ne t'ai-je rencontrée
Dans la fierté de mes vingt ans !
Auprès de toi quel doux printemps
Et comme je t'eusse adorée !

De l'aube jusqu'à la vesprée
Nous aurions passé les instants,
Moi, pleins de rêves palpitants,
Et toi de mes bras entourée.

Puis, quand de mes rideaux pâlis
La Nuit eût refermé ses plis,
Oh ! la longue et mortelle ivresse !

Ah ! si telle que je te vois,
Je t'eusse connue autrefois,
Je n'aurais eu qu'une maîtresse !

PORTRAIT

Tu te croyais laide? Vraiment?
Ne le dis plus, je t'en supplie;
Ou bien tu te trouves jolie,
Chère folle, ou ton miroir ment.

Un beau sourire dont l'aimant
Jusqu'au profond du cœur nous lie;
Des yeux pleins de mélancolie;
Un front grave, pur et charmant.

Des cheveux dont l'ombre se joue
Sur le fin duvet de la joue;
La grâce qui fait les élus;

Des pieds d'enfant, des mains d'infante;
La fierté douce et triomphante,
Chère, que veux-tu donc de plus?

FLEURS D'HIVER

I

Mignonne, voici quelques fleurs,
Les dernières fleurs de l'année.
Le vent, de sa lèvre obstinée,
N'a fait qu'aviver leurs couleurs.

Le matin, qui gela des pleurs
Dans leur corolle satinée,
A-t-il, d'une rose étonnée,
Rosé tes divines pâleurs !

O fleur exquise qui m'enfièvres,
Si tu le voulais, sous mes lèvres,
Un matin naîtrait dans ton cœur :

Et tes larmes, bientôt figées,
Dans tes yeux en perles changées,
Feraient leur éclat plus vainqueur !

II

LILAS BLANCS

Quand les clochettes des lilas
Nous sonneront leur blanche messe,
Souviens-toi bien de ta promesse
Douce et déjà lointaine, hélas !

Sous les verdures rajeunies
Dont l'arome monte au cerveau,
Nous goûterons du renouveau
Les allégresses infinies.

Tandis que, dans l'herbe, à genoux,
Je te redirai ma prière,
Tous les oiseaux de la clairière
Feront un chœur autour de nous.

Comme un sanglot d'orgue qui passe
Dans la pénombre des arceaux,
La brise et le cours des ruisseaux
De musique empliront l'espace.

La clarté de ce jour vermeil,
Sur ta noble face, amortie,
La fera telle qu'une hostie
Dans l'or rayonnant du soleil.

Et les clochettes des lilas,
Parmi les encensoirs des roses,
Sur la tombe des jours moroses
Feront tinter un joyeux glas.

III

ROSES THÉ

Blanches presque, à peine rosées,
Sur le bord, d'un peu de carmin,
Ces fleurs ont tendu vers ma main
Leur cœur pâle et lourd de rosées.

Pour toi, leurs sèves épuisées
Vont revivre jusqu'à demain.
Aussi, tout le long du chemin,
Lentement je les ai baisées.

Car bientôt leurs derniers parfums,
Autour des calices défunts,
Flotteront à peine sensibles.

Ainsi, mes désirs languissants
Vers toi montent, et je me sens
Mourir sous tes yeux impassibles.

IV

ROSES ROUGES

J'ai choisi ces fleurs où la pourpre saigne,
D'un rouge vivant j'ai choisi ces fleurs,
Pour qu'en tes cheveux, pleine de mes pleurs
Chacune, à son tour, meure sous ton peigne.

Qu'un soir seulement leur flot noir l'étreigne
Comme un sang vermeil buvant ses couleurs,
Nul autre destin ne vaudra les leurs ;
Je les envîrai, loin que je les plaigne.

Je veux engloutir, jusqu'au plus profond
Du gouffre embaumé qu'ouvre leur calice,
Mon cœur las des maux que tes yeux lui font,

Pour qu'il ait sa part de leur cher supplice !
Oui, comme ces fleurs meurtri, je le veux
Mourant sous ton peigne et dans tes cheveux !

V

— Ni la violette de Parme,
Sous le premier frisson de mai
Entr'ouvrant son œil embaumé
Où du matin tremble une larme,

De ton bleu regard n'a le charme.

— Ni la rose au bouton vermeil
Qui, dans l'ombre longtemps farouche,
S'épanouit, dès que la touche
La lèvre d'or pur du soleil,

N'a le sourire de ta bouche.

— Ni le lis fier de sa pâleur,
Ni le muguet plus blanc encore,
Ni l'iris qu'un azur décore
N'oseraient comparer au leur

L'éclat de ta jeunesse en fleur.

ESPOIR

Dégageant de chaque pistil
L'âme des renouveaux fidèles,
Rouvrant l'azur aux hirondelles,
Quand le printemps reviendra-t-il?

Car c'est aux jours divins d'avril
Que, dans les bois pleins de bruits d'ailes,
Les vertus, les mieux sûres d'elles,
Soudain se sentent en péril.

L'air tiède où tout aime, où tout chante,
Fait plus douce la plus méchante
Aux longs désirs inapaisés.

Et peut-être alors, moins farouche,
Me laisseras-tu sur ta bouche,
Respirer la fleur des baisers.

VŒUX

Comme les beaux nuages bleus
Que font l'encens et la cinname,
Des vœux s'élèvent de mon âme
Qui montent vers tes pieds frileux.

Ardents, sous leur neige farouche,
Ils étalent, comme un coussin,
Avec les baisers de ma bouche,
Les souffles tièdes de mon sein.

Et, comme en toison parfumée,
Des roses s'effeuille le chœur,
Devant ta route, ô bien-aimée,
Sous tes pas dispersent mon cœur.

ENCHANTEMENT

Je vis éveillé dans le rêve
Où m'enveloppa ta Beauté ;
Je vis dans un monde enchanté :
Le Paradis qui t'a pour Ève !

Et l'heure qui sonne, trop brève,
Tant que je suis à ton côté,
Dans l'écho longtemps répété
Se prolonge ensuite sans trêve.

Mon âme sous tes pieds s'étend,
Délicieusement vaincue,
Et revit l'ivresse vécue.

Et j'écoute, et mon cœur t'attend,
Toi qui, si tu m'étais ravie,
Ferais vide à jamais ma vie !

INQUIÉTUDE

Ne serons-nous jamais qu'amis ?
Entre toutes t'ayant choisie,
J'ai pris pour loi ta fantaisie
Et tout souffert d'un cœur soumis.

Pour toi ma tendresse fut telle
Qu'elle n'exigea nul retour.
Hélas ! à défaut de l'amour,
La Pitié, du moins, viendra-t-elle ?

Puisque tu ne m'as rien promis,
Me plaindre ce serait folie...
Cependant tout bas je supplie :
— Ne serons-nous jamais qu'amis ?

RÉSIGNATION

Ah ! puisqu'un autre à ta tendresse;
Puisqu'au cœur qui l'a déchiré
Ton cœur fidèle est demeuré
Tout plein de son ancienne ivresse.

Pour Toi je ne veux être plus
Que l'ami patient et tendre
Qui console et peut tout entendre,
Sachant ses espoirs superflus.

Je porte ton mal en moi-même,
Plus dur et plus envenimé.
Si je te plains d'avoir aimé,
Plains-moi donc aussi : car je t'aime !

Je t'aime assez pour immoler
Mon rêve aux pieds de ta détresse,
Et, puisqu'un autre a ta tendresse,
T'aimer sans t'en jamais parler !

POÈMES DIALOGUÉS

I

MYRRHA

MYRRHA

A MON AMI ÉDOUARD PHILIPPE

La scène se passe à Rome dans une pièce simple donnant sur des jardins. C'est à la nuit tombante. — Au lever du rideau, Myrrha assise travaille.

SCÈNE PREMIÈRE

MYRRHA.

Le jour tombe. — Le ciel, derrière l'Aventin,
N'est plus qu'un brouillard d'or à l'horizon lointain.

Serrant son ouvrage.

C'est l'heure de quitter les fuseaux et la laine.
— Les soirs étaient plus beaux, jadis, à Mytilène,
Quand, libre, j'écoutais dans le vol des chansons,
Passer, doux et légers, les soupirs des garçons.
J'étais Myrrha la belle et Myrrha la farouche,
Celle qui tient les cœurs suspendus à sa bouche,

Qui les fait, d'un seul mot, radieux ou tremblants, —
Et de lourds anneaux d'or pendaient à mes bras blancs...
J'avais un fiancé riche et beau que, sans doute,
Un jour j'aurais aimé, qui m'aurait fait la route
Toute pleine de fleurs, étendant, sous mes pas,
Un amour pur et fier qui ne se dément pas.
O jours déjà lointains où tout, sur le rivage,
Chantait l'éclat en fleur de ma beauté sauvage,
Les montagnes, les bois et les ruisseaux d'argent !
Que le ciel est menteur et le destin changeant !
Un jour, sur un vaisseau, jusqu'au Tibre amenée,
Je m'y retrouve esclave, au travail condamnée,
Ayant pour maître, à Rome, un grave sénateur,
Et c'est là qu'un amour enivrant, séducteur,
Tendant sa coupe d'or à mon âme meurtrie,
Me fait soudain l'exil plus cher que la patrie !
De sa timide ardeur je savoure, en secret.
La douceur inquiète et le charme discret.
— Mais, pour quel sort cruel les dieux m'ont-ils fait naître ?
Celui qui m'aime, hélas ! est le fils de mon maître,
De celui qui m'a fait si douce sa maison !
Je veux de cet enfant respecter la raison :

Je ne céderai pas à la douceur d'entendre,
Dans l'air du soir, sa voix moins timide et plus tendre
Et de sentir, cédant un instant à ses vœux,
Sa lèvre frémissante au vent de mes cheveux !
J'éloignerai de moi ce jeune homme qui tremble
Rien qu'au penser furtif de nous trouver ensemble,
Et qui baise les plis de ma robe en passant...
Et je l'aime pourtant, ce doux adolescent !

Tirant de son sein un bouquet de roses.

— Ces roses de Pæstum qu'il m'avait apportées...
Eh bien, je lui dirai que je les ai jetées.

Les baisant et les replaçant sur sa poitrine.

Mais je les garde là, comme un trésor vainqueur
Et leur épine même est douce pour mon cœur !
Que n'es tu né, Septime, aux bords où je suis née,
A Lesbos qu'un printemps fleurit toute l'année !
Nous aurions tous les deux, enfants, par les chemins,
Aux pampres alourdis ensanglanté nos mains
Et, plus tard, nous pressant sous le rideau des treilles,
Mêlé leur pourpre chaude à nos lèvres vermeilles...

19.

Par un matin plus doux, le chant du flot plus clair
Eût chanté notre amour aux colombes dans l'air.

Septime paraît.

Mais le voici ! quel air étrange !...

SCÈNE II

MYRRHA, SEPTIME.

SEPTIME, à lui-même et comme faisant un effort de volonté.

Il faut que j'ose !

Il va droit à Myrrha et veut l'embrasser de force.

C'est moi, Myrrha. — Tu fuis !... Mes baisers, je suppose
N'apportent à ton front ni rides ni souci !

MYRRHA, qui a reculé aussi loin que possible,
avec étonnement.

Pour la première fois vous me parlez ainsi.

SEPTIME, avec une feinte hardiesse.

Pour la première fois, j'ai décidé, ma belle,
De dompter ton humeur assez lontemps rebelle.
C'est fort bien d'avoir ri de l'enfant qui souffrait,
Mais l'homme se réveille, à se défendre prêt,

Des pleurs déjà versés réclamant le salaire
Et résolu de tout oser... pour mieux te plaire!

MYRRHA, avec dédain.

Quel langage nouveau!

SEPTIME, même jeu.

Celui qu'à mes seize ans
Apprennent ces parfums dans la brise pesants,
Et qu'apporte à ma lèvre une ivresse inconnue...
De ne me plus railler, Myrrha, l'heure est venue.

Tentant de l'embrasser de nouveau de force.

Donne-moi tes yeux clairs, ta bouche, tes cheveux,
Tes épaules, tes bras!...

MYRRHA, le repoussant.

Laissez-moi!

SEPTIME.

Je les veux!

MYRRHA, se débattant.

Laissez-moi!

SEPTIME, insistant.

Je les veux?

MYRRHA, violemment.

Ah! c'est assez d'outrage

SEPTIME, éperdu et changeant de ton.

Méchante! d'un seul mot tu m'ôtes tout courage!

Avec passion et humilité.

T'outrager! justes dieux! — Myrrha, si je l'ai fait,
Je suis bien lâche et bien misérable, en effet.
On m'avait dit pourtant que votre âme d'argile,
O femmes, dure aux pleurs, à l'audace est fragile!
Hélas! je t'aime trop pour être audacieux.
Ne me détourne plus ton front délicieux!
A défaut de baiser, que ta lèvre me donne
Le sourire qui calme et le mot qui pardonne,
Tout ce qui m'a tant fait être heureux et souffrir,
Tout ce dont j'ai vécu, ne sachant en mourir!

MYRRHA, plus doucement.

Le méritez-vous donc!

SEPTIME.

Pour en douter toi-même,
Ah! tu ne sais donc pas à quel excès je t'aime!

MYRRHA, souriant.

Savez-vous seulement ce que c'est que l'amour?

SEPTIME, avec feu.

C'est espérer, la nuit — et c'est craindre, le jour!

C'est porter à jamais, dans son âme fidèle,
— Seul, une immense joie — et l'angoisse près d'elle!
C'est vivre dans l'exil de soi-même, en laissant
Sous des pieds adorés fuir son âme et son sang!
C'est dresser dans son cœur, ainsi qu'une statue,
L'image au front altier de celle qui vous tue?
C'est vouloir de ses jours lui donner la moitié...
C'est rêver de mourir pour un peu de pitié!

MYRRHA, à part.

Sa parole m'enivre et mon trouble est extrême...
Taisez-vous!

SEPTIME, avec une passion croissante.

O Myrrha, c'est ainsi que je t'aime
Avec effroi, le jour, — avec des pleurs, la nuit...
Comme un fantôme cher, ton image me suit,
Ici me consolant, là causant mes alarmes,
Emportant mon trésor de rêves et de larmes
Dans les plis de ta robe aux parfums enivrants.
— Le papillon léger qu'en un réseau tu prends
Est moins captif que moi sous ton doigt qui le blesse
Et, de tes jeux cruels, défend mieux sa faiblesse!

Aux chemins de tes pas je m'obstine éperdu…
Je cherche les fruits verts où ta bouche a mordu
Pour y baiser la place où saigne ta morsure,
Et, sous tes chères dents, envier leur blessure!
— Ainsi je me consume en supplices charmeurs…
Mais que t'importe à toi, la peine dont je meurs!
Mes pleurs et mes présents sont pour toi peu de choses
Et tu jettes au vent mon cœur avec mes roses!

MYRRHA, portant vivement sa main à sa poitrine.

Non!…

Se reprenant et à part.

Qu'allai-je lui dire?… Et pourtant c'est pitié
De rebuter sa peine, en souffrant la moitié!
Mais il le faut!

Haut et avec une fermeté étudiée.

Ami, ce langage m'offense.
Contre le maître, hélas! l'esclave est sans défense,
Et c'est cruellement chercher à m'émouvoir,
Quand je ne puis vous fuir, comme c'est mon devoir.

SEPTIME, avec douleur.

Fuis donc, cruelle! Non!…

A part.

Je veux tenter encore !

Haut.

Ainsi du feu mortel qui, vivant me dévore,'
La flamme ne saurait monter jusqu'à ton cœur !...
A plier ta fierté sous mon tourment vainqueur
Tous mes efforts sont vains et mes prières vaines !
Jamais je ne pourrai te glisser dans les veines
Ce doux poison par qui je me sens consumer,
Et jamais, n'est-ce pas, tu ne voudras m'aimer ?

MYRRHA, faiblement.

Je ne le puis.

SEPTIME.

Jamais, pour y calmer ma fièvre,
Myrrha, tu ne viendra incliner, sous ma lèvre,
La fraîcheur de ton front, et, douce désormais,
Me dire : J'ai pitié de ta douleur ?

MYRRHA, d'une voix éteinte et comme après une lutte intérieure.

Jamais !

SEPTIME, furieux.

C'en est trop !... Tu l'as dit, Myrrha, je suis ton maître.
Si j'ordonnais pourtant, il faudrait bien...

MYRRHA, reculant vivement et posant la main sur un couteau placé sur une table à sa portée.

Peut-être !

SEPTIME, avec amertume, la contemplant.

Comme tu me hais bien !... pour me mieux échapper,
Je crois qu'on te verrait toi-même te frapper !
Ah ! je me fais horreur à causer tant d'alarme !
— Rassure-toi, Myrrha, laisse tomber cette arme,
Ce n'était qu'une épreuve !

MYRRHA, laissant tomber le couteau et lentement, comme désappointée.

Ah ! vous ne m'aimez pas?

SEPTIME.

Si ! — Mais plus rien Myrrha n'enchaîne ici tes pas.
Mon père te fait libre — un vaisseau tout à l'heure
Va te conduire aux bords où quelque amant te pleure.

MYRRHA, se laissant tomber sur un siège plus lentement et douloureusement.

Tout à l'heure?

SEPTIME.

Avant donc de te laisser partir,
Ignorant si jamais tu pourrais consentir

A demeurer pour être ici ma femme, — j'ai moi-même
Voulu te dire encore à quel excès je t'aime.
Rêvant de t'obtenir de toi-même avant tout,
J'ai tenté si tes yeux me voyaient sans dégoût !

Fondant en larmes.

Plus haut que mon amour m'a répondu ta haine !
— Va-t'en libre, Myrrha !... moi, je garde ma chaîne

Myrrha se renverse en arrière comme si elle s'évanouissait.

Mais pourquoi sur son front ces mortelles pâleurs ?...

Appelant avec désespoir.

Myrrha ! Myrrha !... reviens à toi ?

Il soulève les plis de la tunique de Myrrha sur sa poitrine pour l'aider à respirer. — Les roses tombent à terre.

Grands dieux ! mes fleurs !

Il les ramasse vivement.

MYRRHA, revenant à elle et les lui reprenant nerveusement.

Rendez-les moi ! je les emporte à Mytilène !

Elle couvre les fleurs de baisers.

SEPTIME, la contemplant, après un silence.

Soupçon délicieux dont mon angoisse est pleine...
Je doute !

Il se jette aux genoux de Myrrha.

Parle encor !... à tout je me soumets.

Pourquoi les gardais-tu ?

MYRRHA, entourant son cou de ses bras.

Parce que je t'aimais...

J'étais folle... vois-tu... je t'adore ! je tremble !

Ah ! laisse-moi rester !

SEPTIME, la prenant dans ses bras.

Partons plutôt ensemble !

II

SAPHO

SAPHO

SCÈNE PREMIÈRE

SAPHO, seule, tenant sa lyre dans l'attitude de la statue de Pradier.

Enfin de mes douleurs la coupe est-elle pleine?
Il est mort ! — Des bergers venus de Mitylène
M'ont dit qu'il était mort, celui que j'adorais !
Celui que par les monts, les villes, les forêts,
J'ai poursuivi, pareille à la bête chassée
Emportant à son flanc le trait qui l'a blessée!
O Phaon, triste amant qui fis mes jours amers,
J'ai, le cœur plein de toi, cherché le bord des mers
Pour répéter ton nom, dont ma honte s'honore,
A l'innombrable écho de la vague sonore
Et le faire immortel ainsi que mon chagrin!
J'ai voulu te haïr, jeune homme au cœur d'airain !

Je l'ai cru! la colère à notre âme est un leurre.
Ingrat, je t'ai maudit!... Mort! hélas! je te pleure!
Oubliant tes mépris, fière de mon affront,
Je veux chanter encor la grâce de ton front,
Et qu'aux siècles lointains, cette lyre outragée
Dise comment, de toi, Sapho s'était vengée!

Elle prend sa lyre.

I

Celui qui passait triomphant
Debout dans sa grâce farouche,
Sous l'or de ses cheveux d'enfant
Dont le flot attirait ma bouche,
Celui dont la feinte douceur
M'atteignit de blessures telles,
C'était Phaon le beau chasseur
Dont les flèches étaient mortelles!

II

Comme Phœbus, l'archer des cieux
Dont nul ne fuit la flèche sainte,
Il passait, lent et gracieux,
Le front couronné d'hyacinthe.

Vainqueur, il traînait sur ses pas
Mon âme par lui déchirée
Et mon sang qu'il ne comptait pas
Empourprait sa route sacrée !

III

Pareil au feu de l'Orient
Qui monte des bords de la plaine,
Il s'était levé, souriant,
Dans le ciel d'or de Mitylène.
O jour pour moi sans lendemain !
De mes yeux cachant la brûlure,
Aveugle, j'ai pris son chemin
Aux parfums de sa chevelure !

IV

Mon cœur ne s'est pas révolté
Contre la loi qui porte en elle
Que de l'éternelle Beauté
Vienne la torture éternelle.
Toi qui fis descendre aux enfers
Mon âme à ton charme asservie,
Phaon, les maux que j'ai soufferts,
Je les pleure et je les envie.

V

Car je ne te reverrai plus,
O fils rayonnant d'une aurore,
Et, plus que jamais superflus,
Mes cris t'appelleraient encore !
Aux astres déclinants pareil
Dont la nuit seule sait le nombre,
Tu descendis au flot vermeil
Où ma plainte évoque ton ombre.

VI

Mer aux abîmes infinis,
Ainsi qu'autrefois Cythérée,
Je pleure un nouvel Adonis
Le long de ta route sacrée.
Ton bruit doucement obsesseur
Emporte, en la berçant, ma plainte...
Car il est mort, le beau chasseur
Au front couronné d'hyacinthe !

Après un silence.

Il est mort ! les bergers me l'ont dit : c'est certain !
Où ? je ne le sais pas. Depuis que le destin

M'obstinait sans relâche à sa trace infidèle,
Ingrat, il me fuyait, comme fait, d'un coup d'aile,
L'oiseau craintif devant le batteur de buissons.
C'est toi, fière Sapho, qui, rebelle aux leçons
Des sages, aussi bien qu'à l'amour des poètes,
Souffris de tels dédains les tortures muettes !
D'autres m'avaient aimée : Alcée, entre tous grand !
Mais que nous fait l'honneur lorsque l'amour nous prend,
Dans le cœur dévasté ne souffrant qu'une image ?
Ses mépris m'étaient doux bien plus que leur hommage !
Quel vide maintenant ! plus même cet affront
Sous lequel, orgueilleux, s'humiliait mon front !
Tout a repris, pour moi, la nudité première !...
Ses yeux, en se fermant, m'ont ravi la lumière.

Elle reste un instant accablée. — A ce moment, un vieillard s'approche d'elle et la contemple douloureusement. C'est Alcée. — Elle ne le voit pas.

SCÈNE II

SAPHO, ALCÉE.

ALCÉE, à part.

C'est elle !... Belle encore ! et pourtant les regrets
A leur cruelle empreinte ont façonné ses traits.

Haut.

Sapho !

Silence de Sapho.

Quelle douleur ?

Plus haut.

Sapho !

SAPHO, écartant ses mains de ses yeux avec effroi.

Qui vient ?... Alcée !

ALCÉE.

Quoi ! tu me reconnais malgré l'ombre amassée
Dans mes yeux par le Temps dont le doigt m'a courbé,
Malgré le flot de neige à mes cheveux tombé !

SAPHO.

Oui, je te reconnais et je sais qu'avant l'âge,
Causés par moi, les pleurs ont flétri ton visage

Et t'ont fait de souci bien plus que d'ans chargé !
Mais ne me maudis pas !... Les dieux t'ont bien vengé !

ALCÉE, avec douceur.

Te maudire, Sapho !... Oui, tu me fus cruelle !
Mais, sous une torture aveugle et mutuelle
Enchaînés par l'Amour, les hommes sont, pour moi,
Les bourreaux innocents d'une implacable loi.
Lambeau de robe pris au dos sanglant d'Hercule,
L'amour est un fouet qui dans nos mains circule,
Passant de l'un à l'autre et partout flagellant
La vierge triomphante et le vieillard tremblant !
Pour qui conçoit ainsi l'Amour et son salaire,
Contre qui nous torture il n'est pas de colère.
Non ! je ne t'en veux pas, Sapho ! C'est un ami,
Sachant contre l'Amour ton cœur mal affermi,
Qui vient te consoler, pour que, par moi plus forte,
Le faix que j'ai porté ton âme aussi le porte !

SAPHO, sombre.

Qui t'a dit ma douleur ?

ALCÉE.

Je n'ai rien ignoré
Des peines dont ton cœur, Sapho, fut déchiré.

Mon souvenir pensif partout t'a poursuivie,
Toi qui restes mon Rêve ayant été ma Vie !

SAPHO, plus doucement.

Puisque tu sais le mal qu'il m'a fallu souffrir,
Ami, tu sais aussi que rien n'en peut guérir !

ALCÉE.

Sans fermer à jamais sa blessure sacrée,
On en peut adoucir la douleur acérée
Et d'un flot moins fougueux en laisser fuir le sang.

SAPHO, avec ironie.

Qui t'apprit ce remède au pouvoir caressant,
Ce baume dont le cœur est soulagé ?

ALCÉE.

Toi-même
Et l'affreuse douleur qu'on souffre quand on aime !

SAPHO.

Va, tu ne m'aimais pas, puisque tu n'es pas mort !

ALCÉE

Épargne à ton génie un éternel remord,
O poète !

Lui montrant sa lyre.

En tes mains prends la lyre immortelle.
Le refuge aux souffrants et le salut, c'est elle !
Comment, dis-tu, par moi mon mal fut supporté ?
— Je me suis souvenu, ma sœur, et j'ai chanté :

I

La Lyre est l'amie éternelle !
L'Art montre l'éternel chemin !
Tout bonheur durable est en Elle,
En Lui gît tout l'honneur humain !
Aux saintes cordes de la Lyre
Vibre, après l'amoureux délire,
Le réveil de notre fierté.
A notre cœur même arrachées,
Elles chantent, sitôt touchées,
Un hymne d'immortalité !

II

La Lyre est la porte fermée
Qui garde le jardin des cieux :
Par Elle à notre âme charmée
S'ouvre un séjour délicieux.
Comme un chasseur qui tend ses toiles,
Le poète prend des étoiles

Au réseau de ses cordes d'or ;
Et, des planètes effarées
Volant les ailes déchirées,
Fuit dans l'azur plus haut encor !

III

Sonore, éclatante et vermeille,
Oiseau chantant, flambeau qui luit,
La Lyre à l'Aurore est pareille,
Chassant les ombres de la Nuit.
Aux ténèbres du cœur levée,
Souriante et de pleurs lavée,
Elle monte en resplendissant,
Et, sur nos têtes suspendue,
Fait flamboyer dans l'étendue
Nos larmes avec notre sang !

Il a élevé la lyre au-dessus de sa tête. — Sapho, partageant son enthousiasme, la lui reprend.

SAPHO.

IV

Oui ! tu dis vrai : la Lyre est sainte !
Pardonne, ami, si j'ai douté !
C'est vivre encor que, de sa plainte,
Éveiller l'immortalité ;

Que mêler encor son génie
A l'universelle harmonie
Des maux par les autres soufferts,
Et, cette Lyre pour trophée,
D'aller comme autrefois Orphée,
Gémir jusqu'au seuil des enfers !

ALCÉE, joyeusement.

J'aime à te voir ainsi, Sapho ! — Reprends courage !
Et les dieux de ton ciel chasseront cet orage.
Car tous, — et j'ose enfin te le dire en ce jour —
Nous rougissions pour toi de cet indigne amour.
Un ingrat qui, tandis que Sapho se lamente,
S'enivre lâchement aux bras d'une autre amante !...

SAPHO, bondissant.

Phaon ! Mais il est mort !

ALCÉE.

Non pas ! Il est vivant !

SAPHO.

Tu t'abuses, Alcée !

ALCÉE.

Hier encor, triomphant,
Je l'ai vu dans Lesbos avec Cassiopée !

SAPHO.

Phaon vit!... Mais alors ces bergers m'ont trompée!
Phaon vit et Lesbos qui m'a donné le jour
Prête son ciel impie à son coupable amour!
Tout, jusqu'à mon berceau, me devient infidèle!
O sombre vision! je le vois auprès d'elle!
Sa bouche est sur sa bouche! Il lui donne un baiser!
Ne tomberas-tu pas, ciel, pour les écraser!
O folle, qui pleurais cet homme qui t'outrage,
Demande au désespoir un suprême courage!
Phaon vit! mais alors c'est moi qui vais mourir!

Elle s'avance vers la mer, Alcée va pour la retenir.

ALCÉE.

Grands dieux!

SAPHO, le repoussant avec violence.

Arrière, toi qui sais vivre et guérir!
Vieillard dont la douleur s'endort au chant des lyres.

Prenant sa lyre avec colère.

Et toi, vain instrument des antiques délires,
Lyre, qui n'a rien pu pour mon cœur trop amer,
Tu descendras, brisée, avant moi, dans la mer!

Elle la précipite dans les flots.

ALCÉE, cherchant à la calmer.

Tout à l'heure pourtant...

SAPHO.

Je pleurais tout à l'heure !
Mais, Alcée, à présent, regarde si je pleure !
Dans le feu de mes yeux lis mon dessein mortel !

Elle s'approche du rivage.

ALCÉE, cherchant à l'arrêter encore.

Au gouffre tu descends !

SAPHO.

Non ! je monte à l'autel !
Du Dieu qui, seul, guérit l'inguérissable plaie !
Car mon corps que l'Amour a traîné sur sa claie
Ne veux plus d'autre lit que l'éternel tombeau !
Car je porte un cœur vide et des yeux sans flambeau,
Ne sentant plus en moi que la terreur de vivre !

ALCÉE.

Où vas-tu, malheureuse ?

SAPHO.

A la mort qui délivre !

Au néant qui m'appelle et m'ouvre enfin ses bras !

Elle se précipite dans la mer. — Alcée pousse un cri, puis après un moment de silence.

ALCÉE.

O Sapho, dans tes chants, malgré toi tu vivras !

MA DÉFENSE

Du rythme à la voix d'or uniquement épris,
Des lèvres seulement je lui fus infidèle,
Et la Muse a bien su que, même éloigné d'elle,
A ses seules faveurs j'attachai quelque prix.

J'en sais qui cependant me tiennent en mépris
Pour avoir, du grand ciel descendant d'un coup d'aile,
Des vieux conteurs gaulois poursuivi le modèle :
J'en sais, mais n'en suis pas affligé ni surpris.

A ma feinte gaîté je trouve plus de charmes,
Puisqu'aux indifférents elle a caché mes larmes :
Je porte leur dédain sur un front triomphant.

Car c'est pour ceux-là seuls que j'ai tenté d'écrire,
Qui savaient bien trouver, même au fond de mon rire,
L'idéal éperdu qui pleure et me défend.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

